
J. H. ROSNY AINÉ

de l'Académie Goncourt

LA

TERRE

NOIRE



LES MAITRES

DU ROMAN

La Nouvelle

1

Revue Critique

PARIS

Deuxième Mille

MIA

28082

La Terre Noire

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE, LE PREMIER DE LA COLLECTION " LES MAITRES DU ROMAN " UN EXEMPLAIRE UNIQUE SUR PAPIER DU JAPON JUSTIFIÉ ET SIGNÉ PAR L'AUTEUR, DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE H 1 A H 10, CINQ EXEMPLAIRES SUR VELIN D'ARCHES NUMÉROTÉS DE A 1 A A 5, VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA NUMÉROTÉS DE L 1 A L 25 ET MILLE EXEMPLAIRES SUR PAPIER ORDINAIRE, TIRÉS SOUS COUVERTURE AZURÉE ET NUMÉROTÉS DE 1 A 1000, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation cinématographique réservés pour tous pays.
Copyright 1925 by Les Editions de la Nouvelle Revue Critique. Paris.*

J.-H. ROSNY AINÉ

de l'Académie Goncourt

LA

TERRE

NOIRE



LES MAITRES

DU ROMAN

La Nouvelle

1

Revue Critique

PARIS

La Terre Noire

CHAPITRE PREMIER

La voiture roulait à grande allure. Recoquevillée dans un coin, Noëlle subissait une crise d'horreur et de désespoir. Il y a une heure, la joie, la jeunesse, la douceur de se savoir belle, la sécurité et le bien-être ! L'avenir était devant elle comme une étendue sans limites. A peine si elle connaissait la souffrance. Morneuse lui avait épargné tout ce qui est laid et douloureux ; elle ignorait la prévoyance, tellement chaque chose s'arrangeait selon ses vœux... Elle n'avait de l'amour qu'un sentiment délicieux, qui se confondait avec les rêves du matin, quand la terre redevient aussi neuve qu'à l'aurore de la vie, ou par

les crépuscules qui répandaient leurs fables magiques dans l'échancrure des collines.

Par intervalles, elle regardait sa compagne d'infortune.

Avec son visage fuligineux, ses prunelles de feu noir, une chevelure tordue, couleur d'escarbille, et la bouche funeste, enveloppée de poils rudes, Marianne évoquait les vieilles sorcières des terres chaudes.

Noëlle était une fée blonde, une fée des vastes forêts celtiques, ou encore une jeune druidesse à la faucille d'or. Une lueur s'élevait d'elle, de la vaste chevelure tissée de lumière d'aurore, de fils de la Vierge, de cocons d'ambre. Elle tournait vers la vieille servante un visage de perle et d'églantine, des yeux de flamme turquine, pleins de la candeur étincelante des belles filles du Nord.

L'heure était très douce. Un vent léger, qui avait frôlé des feuilles et des fleurs sans nombre, descendait de l'Orient ; des

tilleuls invisibles répandaient leur odeur trouble, enivrante et nostalgique.

Noëlle avait le visage plein de larmes. Elle songeait à la douleur de son père adoptif, à son étonnement terrifié... Il l'aimait plus que tous les êtres ; elle-même avait pour lui une tendresse plus intime, plus étroite, que la tendresse banale des filles pour les pères.

Où allait-elle ? Que voulaient les êtres brutaux qui l'emmenaient comme une esclave, qui de la civilisation la plus haute l'entraînaient dans l'aventure la plus barbare, dans la vie des sylves. Comment était-ce seulement possible ?

Les conjectures se multipliaient dont aucune ne correspondait à une réalité logique. Son enlèvement était une énigme que rendait plus inconcevable encore l'enlèvement de Marianne. D'évidence, on n'en voulait pas à leur vie — et Noëlle ne savait même pas *s'ils* avaient une intention de

rapine : aucun indice n'annonçait qu'ils eussent emporté quelque chose des *Cigognes*... Alors, quoi? Quel but obscur poursuivaient-ils? Quels dangers courait-elle?... En quoi sa destinée rejoignait-elle la destinée de ces créatures qu'elle ignorait et qui semblaient venir de loin...

Un brusque aboiement fit se dresser à demi Noëlle et alluma une lueur noire dans les yeux de Marianne...

Un chien se précipita sur la route, en qui Noëlle reconnut le retriever du garde-chasse... Une voix retentit sous le couvert, voix que les deux femmes connaissaient bien... Eclair d'espoir... l'attente! Déjà le chien, le garde étaient loin, la voiture de feu et de fer fendait les pénombres... L'orée de la forêt fut proche...

Ils avaient ôté leurs masques. Noëlle remarqua qu'ils se ressemblaient singulière-

rement. Tous avaient les mêmes traits maigres, encore que l'ossature du visage fût solide, les mêmes pommettes saillantes, les mêmes mentons quadrangulaires et des nez en bec d'épervier, de larges yeux jaunes, audacieux, étincelants. Leurs mains étaient musculeuses, non sans élégance, et ne ressemblaient pas à des mains de rustres. Leurs poitrines se développaient en puissance. Ces hommes avaient la face rase, les cheveux lisses, d'un noir sans éclat, un noir de suie. Noëlle eut l'impression de personnages redoutables, étrangers à la crainte, au cœur dur.

L'automobile filait sur une longue route cendrée par la lune. De ci de là, on traversait un hameau ou un village. Alors, Marianne essayait de crier ; il ne sortait qu'un murmure confus.

Presque subitement la voiture s'arrêta en pleine campagne, à proximité d'un étang. Le chauffeur poussa une exclamation

sourde, descendit de son siège et se mit à examiner la machine. Il prit successivement divers outils, sans parvenir à remettre le mécanisme en état.

Cela dura, très longtemps...

Cependant, au loin, on entendait la palpitation d'une autre automobile. Marianne avait dressé la tête : aux écoutes, les yeux luisants, elle ressemblait plus que jamais à une Maugrabine... Les ravisseurs aussi avaient entendu. Ils se montraient inquiets, ils se tournaient à l'arrière, leurs yeux jaunes scrutaient l'étendue...

Dans la lueur lunaire surgit une voiture trapue... Un grand sursaut d'espérance fit haleter Noëlle ; Marianne se dressa ; un bras lourd la rejeta au fond de la limousine. La voiture se rapprochait encore. Avant trois minutes, elle devait atteindre l'auto des ravisseurs... Mais soudain, Noëlle entendit le ronron des rouages ; le dommage

était réparé ; la limousine reprenait sa course...

Ce furent des minutes intolérables par les alternatives de l'espérance et du désespoir...

Le désespoir seul demeura ; Noëlle connut que les ravisseurs triomphaient ; et lorsque l'automobile prit une route de traverse, la jeune fille tomba dans une prostration profonde.

Le voyage dura toute la nuit, sur des routes désertes, presque toujours à grande vitesse.

A l'aube, il y eut une halte, au fond d'un bois de hêtres et de chênes, dans un carrefour. Un des hommes descendit et s'engagea dans la route de droite, une route charretière où les voitures et les chariots avaient creusé de larges sillons...

Un appel retentit :

— Il faut descendre ! dit gravement celui qui commandait.

On avait ôté le bâillon de Noëlle.

Elle demanda :

— Où allons-nous ?

— Vous le verrez.

— Qu'ai-je fait pour que vous me traitiez ainsi ?

L'homme haussa les épaules ; ses yeux jaunes se fixèrent sur les yeux charmants de la jeune fille, avec une admiration circonspecte.

— Je ne sais pas, répondit-il... J'obéis... nous obéissons... votre vie sera respectée si...

Son geste, sa voix, reflétaient le fatalisme.

Il aida la jeune fille à descendre de voiture.

— A votre tour, fit celui qui gardait Marianne.

La servante lui jeta un regard farouche.

— Venez, Marianne ! dit Noëlle avec douceur.

Marianne poussa un grognement sourd :

comme on se méfiait particulièrement d'elle, on lui avait laissé le bâillon.

— Vous êtes cruels! reprit la jeune fille en montrant la bouche de sa compagne.

— Nous sommes prudents... Si elle promet de ne pas crier, on ôtera le bâillon.

La servante secoua énergiquement la tête en signe de dénégation :

— Je vous en supplie! fit Noëlle.

Marianne, après une hésitation, accepta d'un geste sec. On lui ôta son bâillon ; elle dit :

— Vous payerez tout ça!

— S'il le faut! répondit le chef avec une manière de résignation.

Un des hommes demeura dans l'automobile. Le chef marchait en tête, suivi des deux femmes et de ses acolytes. Ils suivirent un chemin mal tracé, ils arrivèrent devant une pièce d'eau assez vaste, grand étang ou petit lac. Une barque rugueuse

était amarrée parmi les roseaux ; on y fit entrer les captives ; deux rameurs dirigeaient l'esquif vers l'autre rive.

L'aurore joua dans les nuages sa féerie immortelle. La jeunesse du jour évoqua la jeunesse du monde. Tout parut neuf ; l'eau, les arbres, les roseaux, les passereaux qui gonflaient leur petite cornemuse dans les feuillages, enivrés par les promesses de la lumière. Cette jeunesse ravissait Noëlle et la remplissait d'une détresse insondable. Parce qu'une nuit entière l'avait confirmé, son malheur semblait déjà ancien. Tels les accusés innocents qui finissent par se croire en quelque façon coupables, Noëlle trouvait son infortune presque conforme à la loi des choses. Elle s'étonnait moins d'être là, avec ces êtres étranges.

L'atavisme de la misère humaine qui nous rend familières, en un instant, les choses funestes, faisait de son aventure quelque chose de bien moins inouï qu'elle

ne l'eût imaginé, si on la lui avait prédite naguère.

En dix minutes, on atteignit l'autre bord de l'étang. La forêt semblait devenir plus dense et plus sauvage. Une route se dessina ; Noëlle vit une charrette couverte, sous les branches penchantes d'un frêne.

Un homme déjà vieux, qui réalisait exactement le type des ravisseurs de Noëlle et de Marianne, se tenait auprès du cheval. Ses pommettes étaient seulement plus saillantes, ses mâchoires encore plus denses, ses yeux jaunes s'enfonçaient sous des sourcils blanchissants et broussailleux.

Tous s'inclinèrent avec un respect grave ; il demanda, en dialecte, d'une voix gutturale :

- Qu'est-ce qu'il a, Anselme ?
- Il est blessé, père.
- On s'est battu ?
- Pas beaucoup... C'est la vieille : elle avait un fusil.

— Et qui en aurait abattu plus d'un! dit rageusement Marianne, qui avait deviné les derniers mots, si vous vous étiez battus comme des hommes... Mais vous êtes des lâches!...

— Pourquoi? demanda le vieux, d'un ton calme.

— Ils nous ont enfermées comme des renards.

— Il le fallait, répondit le chef... Nous le regrettons.

— On ne vous demande pas d'excuses, fit dédaigneusement Marianne. On vous méprise, bandits!

Les hommes s'entreregardèrent; les yeux jaunes luirent comme des yeux d'ocelot :

— Nous ne sommes pas des bandits! gronda le blessé.

— Alors, qu'êtes-vous?

— Des justiciers, peut-être!

— Des justiciers qui attaquent des

femmes et n'osent pas même les combattre en face!

Le colosse, tressaillant de tout son corps, se tournait vers la servante pour répondre ; le vieux le devança :

— Silence, Martial, dit-il, avec l'attitude d'un chef de clan. Cette femme est brave. Elle a son droit.

Son regard s'attachait sur le visage morosque de Marianne :

— On n'est pas toujours puni pour ses propres actes! grommela-t-il. C'est dans les Livres... et c'est l'histoire des hommes. Allons!...

Les ravisseurs installèrent Noëlle et Marianne sur un banc, au fond de la charrette.

On traversa des solitudes, des landes, des prairies palustres, des boqueteaux où poussaient de vieux chênes sur un sol misérable. C'était une terre de corbeaux. Ils s'élevaient par troupes immenses, ils sem-

blaient les maîtres sombres de la solitude ; leurs croassements emplissaient l'étendue d'on ne sait quelle fatalité lugubre.

Les marais se multiplièrent, les roseaux foisonnaient, les lentilles d'eau, les sagittaires et, dans les havres, croissaient des armées de nymphéas aux grandes feuilles rondes, aux fleurs roses, jaunes ou blanches. Leur charme ramenait aux temps où la planète n'était pas encore l'esclave de l'homme, où le végétal et la bête menaient librement leurs luttes. A la fin, on arriva devant un marécage plus vaste, dont on n'apercevait pas les limites.

Un bac était amarré dans une crique, un bac vieux mais spacieux, qui paraissait solide. Tout le monde s'y embarqua, y compris le cheval : la charrette fut remise dans un bâtiment fait de blocs cyclopéens, qui semblait remonter à des temps lointains.

Le bac traversa lentement le marécage ;

quelquefois, il fallait contourner un îlot ou des amas d'algues qui faisaient songer à la mer des Sargasses. Au bout d'une heure, on aborda une rive fertile, entrecoupée d'une terre rocheuse, parfois rouge, le plus souvent noire comme de la houille.

— Nous sommes arrivés, dit le vieux à Noëlle... Vous habiterez ici.

Noëlle jeta un regard navré sur le paysage. L'alternance des terres noires ou rouges et des végétaux lui donnait un aspect fantasmagorique.

Elle demanda avec douceur :

— Où sommes-nous ?

— Sur la Terre Noire, répondit le vieux.

— Ah ! fit-elle, accablée...

Et elle fut reprise d'un étonnement aussi profond qu'au début de l'aventure :

— Que fera-t-on de nous ?

— Rien, répondit le vieillard... *si les circonstances le permettent.* Vous attendrez.

— Qu'est-ce que nous attendrons ? demanda Marianne avec emportement.

— Vous le saurez peut-être, mais pas maintenant. Venez...

Au sortir d'une saulaie, on vit se profiler une ferme. Elle était basse, étendue, ancienne à coup sûr et bâtie avec du granit rouge. Dans la cour, on apercevait des essaims de poules, de dindons, d'oies, de canards et de pintades.

Un double perron menait à la porte centrale, où des femmes étaient apparues, une vieille et trois jeunes — de la même race que les ravisseurs.

Les jeunes considérèrent Noëlle avec malveillance. Cette chevelure qui jetait une lueur de soie, de paille et d'ambre, ce visage d'oréade, cette grâce si fraîche, si rythmique et si étincelante, irritaient presque ces filles aux cheveux d'Erèbe, au teint bistre et aux yeux de louves. Elles se sentaient moins éloignées de Marianne,

malgré la différence extraordinaire des regards.

— Voici nos hôtes, déclara le vieux avec emphase. Je veux qu'elles soient traitées, non comme des captives, mais comme des otages... Personne ne les rudoiera en paroles ni en actions.

Noëlle remarqua pour la première fois que ces gens ne s'exprimaient pas comme des rustres.

— J'y veillerai ! répondit la vieille femme.

Elle ne manifestait pas la malveillance qui se lisait sur le visage des jeunes. Depuis l'arrivée des captives, elle ne cessait de contempler Noëlle, avec un étonnement mêlé d'admiration :

— Venez, dit-elle... Vous devez avoir faim....

Il y avait de la douceur dans sa voix creuse. Noëlle et Marianne la suivirent. C'était l'heure du premier déjeuner. De

grandes jattes de faïence jaune et bleue, avec une cafetière fumante, un pot de lait, une énorme miche de méteil et du beurre, étaient disposés sur une table colossale.

— Voulez-vous déjeuner avec nous ? demanda la vieille.

— Ce serait une honte ! ricana Marianne. Les honnêtes gens ne mangent pas avec des voleurs.

Les faces blanchirent, les yeux jaunes dardèrent des feux sauvages :

— Nous ne sommes pas des voleurs, riposta solennellement la vieille femme. Personne ici n'a jamais fait tort d'un liard au prochain.

— Voler des créatures vivantes, n'est-ce pas pire ? demanda Noëlle.

Il y eut un moment de silence. Enfin, le vieux déclara :

— Vous ne *devez* pas comprendre...

Des enfants étaient venus dont les plus

petits riaient lorsqu'ils approchaient de Noël.

— Vous mangerez donc à part, conclut la vieille femme. Martine, la petite table.

Une des jeunes femmes alla quérir une table ovale, qu'elle mit au fond de l'énorme cuisine. L'aïeule y déposa un pot plein de lait crémeux et une cafetière, cependant que Martine apportait du pain, du beurre, des jattes, deux couteaux...

Toute la famille s'assit autour de la longue table ; il y avait huit hommes, six femmes, plus de vingt enfants. Le vieux prit la miche, y traça une croix et récita une prière rapide, dans un dialecte que Noël ne comprenait point.

Quelque chose de fort, de sain et de rude se dégageait de cette scène.

— Mademoiselle doit manger, fit Marianne... Mademoiselle doit prendre des forces...

Noël hésitait. La tristesse pesait sur sa

poitrine comme un fardeau... Mais la loi des êtres est variable. Subitement, sans motif, un flot de courage monta des profondeurs du subconscient. L'avenir s'éclaira. Et cédant à la fatigue, au violent instinct de renouvellement qui est dans les jeunes créatures, elle se laissa servir du lait et une tranche de pain par sa compagne.

Le pain était savoureux, le lait exquis... Noëlle prit instinctivement du plaisir à ce repas si simple.

Le chagrin revint promptement. Noëlle, songeant à Morneuse, imaginait son horreur, sa colère et son désespoir... puis, elle revécut ces secondes poignantes où elle avait entendu les voix de son père et des Frameraie... Comme tout cela était proche... et comme c'était loin ! On l'aurait emportée au centre de l'Asie, elle ne se serait pas sentie plus étrangère que dans ce sauvage district de la terre de France :

— Où sommes-nous ? murmura-t-elle.

— Peut-être en Sologne ? chuchota Marianne.

— Je ne crois pas.

Le déjeuner finissait. Les hommes disparurent. Les enfants rôdèrent quelque temps autour des captives, puis se sauvèrent dans la cour, sauf deux ou trois tout petits qui savaient à peine marcher. Les femmes aussi sortirent, hors la vieille et celle qui se nommait Martine.

— Vous devez avoir sommeil ? demanda l'aïeule.

— Je ne sais pas, répondit languissamment Noëlle.

— Il faut dormir, intervint Marianne... Nous ne nous quitterons pas !

— Comme vous voudrez, acquiesça la vieille... Il y a la grande chambre des voyageurs... Avec deux lits. Vous y serez à l'aise.

Elle s'adressait à Noëlle, elle la considérait avec une manière d'attendrissement :

— Martine, allez voir si tout est en ordre, commanda-t-elle.

Martine tourna un visage hargneux vers a jeune fille, mais une discipline traditionnelle semblait régner dans la maison. Elle sortit sans rien dire. Noëlle demeurait là, les yeux fixes.

— Ce n'est peut-être qu'une épreuve, murmura l'hôtesse. Nous sommes entre les mains de Dieu !

— Il punira les criminels ! répondit Marianne.

— Sans aucun doute.

Marianne se tut, comprenant qu'il valait mieux, pour Noëlle, ne pas irriter cette vieille femme.

Après quelque temps, Martine reparut :

— La chambre est prête.

— Je vais vous conduire, dit l'aïeule.

Elle les mena dans une vaste pièce, dallée de pierres noires, où l'on voyait, au fond de deux alcôves, placées à angle droit,

des lits qui ressemblaient à des sarcophages. Trois petites fenêtres, ouvertes sur l'Orient, commandaient un site mélancolique et charmant. Les murailles étaient blanchies à la chaux, les chaises en bois de chêne, ainsi qu'une petite table ; on voyait à la muraille un crucifix et une gravure qui représentait le Golgotha.

— Est-il possible qu'il se passe des choses pareilles dans le monde ! soupira Noëlle lorsqu'elle se retrouva seule avec la servante.

— Des choses bien pires, Mademoiselle, répondit Marianne... Si nous étions tombées entre les mains des bandits de Flamagoule !... Y a de tout !... Il ne faut surtout pas se décourager... M. le comte nous cherchera à force... y sera aidé par les MM. Frameraye... et par le sauvage... Pis, nous n'allons pas rester à rien faire... Moi, je suis pour qu'on se grouille... je trouverai mon plan. En attendant, faut dormir. On

ne fait rien de bon quand on n'a pas reposé.

Noëlle, qui croyait qu'elle ne dormirait pas, s'endormit presque aussitôt qu'elle fut couchée. Ce sommeil fut bref. Elle s'éveilla le cœur pesant, le diaphragme contracté. Alors, selon la règle, l'aventure redevint nouvelle. Elle crut un moment qu'elle avait fait un rêve hideux, mais l'alcôve, la chambre aux dalles noires, les petites fenêtres la rappelèrent à la pleine réalité.

Elle se remémora l'attente tragique aux *Cigognes*, la fuite dans les caves et dans le parc, la défense téméraire de Marianne, le départ vers l'inconnu...

Puis, elle se revit là-bas, *avant*, par une matinée comparable à celle-ci, où tout lui chantait la bienvenue. Quelle sécurité ! Ignorante du destin amer des hommes, elle vivait avec la sensation que cela ne finirait jamais... elle avait l'âme confiée d'un enfant.

Maintenant, elle concevait les luttes

obscuras et féroces, les sinistres vicissitudes, et même la Mort. En moins d'un jour, elle avait vécu plus de douleur que pendant toute son existence.

Marianne dormait encore. Noëlle ne se leva pas, de crainte d'éveiller la vieille servante. Elle sentait désormais, entre elle et cette pauvre femme, un lien indestructible, toute la fraternité des infortunes supportées en commun :

— Comme elle est courageuse et dévouée !... Elle vaut cent fois mieux que moi, se dit-elle avec attendrissement.

Marianne, s'éveillant, avança doucement la tête et vit que Noëlle avait les yeux grands ouverts :

— Vous n'avez plus sommeil ? demanda-t-elle.

— Je ne pourrais plus dormir.

— Bon ! Je me lève... Y a de l'eau fraîche... des serviettes... du savon... on

peut faire un bout de toilette. Mademoiselle a bien dormi ?

Elles étaient debout. Noëlle saisit les deux mains de la servante :

— Je ne vous ai pas même remerciée Marianne... Vous avez été si brave et si bonne ! Et vous souffrez pour moi... Ah ! je ne l'oublierai jamais...

— Des bêtises ! fit Marianne attendrie... Mademoiselle sait bien que je l'aime... et puis beaucoup.

Elle se pencha à l'une des petites fenêtres :

— Pas encore midi.

Il y avait une cruche de grès pleine d'eau, deux cuvettes de faïence rousse, deux dé-mêloirs fraîchement lavés, des serviettes de chanvre...

— Je voudrais bien savoir si on nous laissera sortir, dit Marianne, quand la toi-

lette fut achevée... C'est important ! Mademoiselle veut-elle essayer ?

Elles arrivèrent au double perron et descendirent dans la grande cour, au milieu des volailles. Un porc noir fouillait le fumier, deux grands mâtins roux se levèrent, à l'entrée d'une grange. Quelques enfants jouaient à l'ombre.

Une femme se montra :

— Pouvons-nous nous promener ? demanda Noëlle.

La femme tourna vers elle un visage agressif.

— Il paraît que oui... On dîne dans une demi-heure.

Noëlle et Marianne sortirent de la grande cour, suivies par les deux mâtins qui les flairaient en silence :

— A bas ! cria une voix rude.

Les chiens s'arrêtèrent ; les captives parvinrent au milieu des champs où poussait du sarrazin aux tiges rouges, du seigle,

de l'avoine, des pommes de terre et de l'orge. Ces cultures étaient interrompues par des îlots pierreux, qui avaient presque tous la couleur 'noire' propre à la lande. Au delà, les plantes poussaient librement ; elles luttèrent pour la vie sur un sol pauvre qui, au bord des mares, devenait plus fertile. Les arbres s'élevaient solitaires ou formaient des groupes dont les plus importants prenaient l'allure de petits bois. Dans les terres sèches dominaient les chênes ; ailleurs les peupliers et les saules. Les saules atteignaient une taille considérable.

— Nous sommes seules ! dit Noëlle.

— Pas encore, riposta Marianne. Il y a des enfants autour de nous... Voyez !

Elle montrait deux garçons de huit à dix ans à demi cachés parmi des roseaux :

— Il doit aussi y avoir des hommes que nous ne voyons pas et qui nous voient.

— Vous croyez que nous sommes surveillées ?

— Nous sommes surtout environnées...
Ces familles sont nombreuses.

Une cloche éleva sa voix grave :

— Ça m'a l'air d'être pour le déjeuner
qu'on sonne, Mademoiselle.

— Quel endroit surprenant ! fit rêveusement Noëlle. Nous sommes dans la vieille France, Marianne... pas la France de Louis XIV... la France féodale, et même, il reste des traces de temps plus anciens encore... des traces de la Gaule...

— Peut-être bien, répliqua Marianne, que cela n'intéressait point.

Quand elles arrivèrent à la ferme, l'immense cuisine était pleine de monde ; une soupe fumait sur la table.

— Vous êtes allées prendre le bon air ?
demanda la vieille femme.

— Oui, répondit doucement Noëlle.

Cent yeux fauves, yeux d'hommes, de femmes et d'enfants, enveloppaient la jeune fille et lui causaient une émotion pénible,

un peu fantasmagorique. Plus encore que sur la lande, elle eut l'impression d'un milieu stagnant, où la civilisation n'avait guère façonné les âmes.

La soupe était savoureuse, faite de choux et de haricots. On servit ensuite des pommes de terre bouillies, avec des tranches de lard. Noëlle, comme le matin, se surprenait à prendre goût à ces mets rustiques. Par intervalles, elle dirigeait un regard timide vers la grande table.

Le vieillard en occupait une extrémité : il avait toujours son air de chef de clan ; après lui venait le colosse, puis les autres, probablement rangés d'après l'âge. Les femmes servaient et mangeaient debout. Les enfants occupaient la plus grande partie des sièges — des trépieds de chêne —, les fillettes d'un autre côté que les garçons.

Ces enfants riaient peu, et sans bruit, accoutumés à une forte discipline. Tout cela intéressait Noëlle, qui s'étonnait de

plus en plus que son sort fût mêlé au sort de ces créatures.

Le repas terminé et la cuisine à peu près vide, l'aïeule se rapprocha de Noëlle pour lui dire :

— Vous pourrez choisir entre des vêtements à votre taille... ceux que vous avez sont insuffisants... Et il y a du linge autant qu'on veut.

Les derniers mots furent presque emphatiques. Elle emmena les prisonnières au premier étage, dans une chambre pleine d'armoires sculptées et polies avec amour.

— Voilà, fit-elle, en ouvrant la plus grande.

Elle débordait de linge, un linge peut-être épais, mais blanc, et doux au toucher :

— Vous choisirez !...

Malgré tout, la jeune fille ressentait une certaine sympathie pour la bizarre aïeule.

— Je vous remercie, dit-elle... Vous êtes très bonne !... Et cependant vous semblez

trouver naturel le mal qu'on fait à des innocentes !

— Naturel ? murmura la vieille femme. Je ne crois pas. Nous obéissons.

— A qui ?

— Nous obéissons, reprit la vieille femme d'un ton résigné.

— Et votre conscience ne vous reproche rien ?

— Est-ce qu'elle fait des reproches au soldat qui suit ses chefs ?

— Vous avez un chef ?

— Tout le monde a son maître !

— Alors, vous ne regrettez rien ?

— Si.. Je regrette de vous voir malheureuse... Et je prie pour vous !

Ce dialogue hanta Noëlle, tandis qu'elle errait sur la lande avec Marianne. De plus en plus son aventure lui apparaissait dans un au delà social, obscurément rattachée à des forces lointaines et traditionnelles...

Le temps était charmant, des nuages tamisaient faiblement le soleil ; le paysage devenait toujours plus rude. Elles se trouvèrent au bord d'un marais assez vaste, dont on apercevait pourtant l'autre rive, signalée par des peupliers noirs et des saules.

Les corbeaux, arrivant par hordes, tournoyaient sur les cimes et s'abattaient sur quelque îlot vert, avec leurs clameurs de guerre.

— Une barque ! annonça Marianne.

Elle désignait un canot épais, qui devait servir à la pêche, et le considérait avec des yeux ardents :

— Qui sait ce qu'il y a de l'autre côté ? Peut-être de braves gens qui nous aideraient... qui nous conduiraient à la gendarmerie ?

Elle se tourna de toutes parts : l'endroit était désert.

— Je sais ramer, suggéra-t-elle... Si Mademoiselle n'avait pas peur ?

— Peur de quoi ?... Allez, Marianne, je suis prête à tout.

— Voulez-vous qu'on essaie ? Pardine ! y a pas beaucoup de chances... Mais quand ce ne serait que pour voir...

— Je le veux, Marianne, et volontiers.

Marianne attira la barque contre la rive et y entra la première ; Noëlle suivit. Après un nouveau regard à la rive, la servante saisit les avirons :

— Vous oubliez que je sais ramer aussi, remarqua Noëlle.

— Mademoiselle me relayera.

La barque fila lentement dans une onde qui produisait beaucoup de roseaux, d'algues, de lentilles d'eau. Elle contourne une île où un héron veillait sur une patte, où des sarcelles s'enfuirent parmi les plantes palustres. Noëlle considérait pensivement cette île. Elle avait au moins deux

cents mètres de longueur ; on aurait pu y bâtir une maison et peut-être y vivre. De vagues réminiscences de Robinson traversaient le cerveau de la jeune fille. La solitude semblait absolue ; rien ne révélait plus le voisinage des hommes.

— Je n'aurais jamais cru qu'il existait de tels pays en France ! dit Noëlle.

— Il en existe plus qu'on ne croit, répondit Marianne, qui ramait avec une certaine science... J'en ai vu dans ma jeunesse d'aussi malheureux que ça...

— Croyez-vous qu'on nous surveille encore ? demanda la jeune fille après un silence.

— En ce moment ? Faudrait voir... Peut-être qu'i pensent que nous ne pouvons pas nous sauver... et qu'il suffira toujours de nous poursuivre... avec les chiens.

Peu à peu la rive où elles voulaient aborder devenait plus précise. Une fois de plus, Noëlle remarqua le développement

extraordinaire des saules ; quelques-uns avaient le tronc aussi épais que les troncs des vieux ormes, d'autres ouvraient des cavités où trois hommes auraient tenu à l'aise.

— Vous devez être fatiguée, Marianne... c'est mon tour.

— Nenni, Mademoiselle, c'est plutôt un plaisir... ça me rappelle ma jeunesse. Et puis, nous approchons.

Elles abordèrent à la pointe d'un promontoire de granit, où l'herbe poussait chétive.

— Attachons la barque, dit Marianne... pour le cas où il faudrait revenir.

Elle amarra solidement le canot à une pointe rocheuse.

Lorsqu'elles eurent franchi le rideau de peupliers et de saules, elles se trouvèrent dans une plaine dont on ne pouvait dire si c'était une lande, un pâturage ou un bois. Des chênes poussaient régulièrement, mais

à bonne distance les uns des autres, à part quelques lieux où ils se groupaient par trois, par quatre ou par cinq. Les intervalles étaient tantôt occupés par des graminées, tantôt par des buissons, des genêts ou des bruyères. Des lièvres et des lapins filaient brusquement, ou bien des perdrix, quelques alouettes ou un essaim d'étourneaux. Des hochequeues tantôt suivaient, tantôt précédaient les fugitives.

— Toujours personne, dit Marianne... attention ! Pour nous éloigner de plus en plus, il faut aller vers le midi.

Elles marchèrent pendant toute une heure, puis elles rencontrèrent une rivière, assez large, claire, peu profonde et fort poissonneuse : on discernait partout des perches, des gardons, des truites et même des brochets.

— Comment passer ? demanda la jeune fille.

— On va bien voir.

Elles remontaient le cours de la rivière. Des blocs, de ci, de là, pierres erratiques, amenées autrefois, entrecoupaient le courant :

— Ici, on pourra peut-être, dit Marianne, en s'arrêtant.

Les blocs s'accumulaient ; l'eau se précipitait en cascates, avec cette longue rumeur fraîche qui semble la voix primitive de la vie.

— Ça me connaît, remarqua Marianne... Si Mademoiselle ...

Elle s'engageait sur les blocs ; ils formaient des routes diverses, et un bon sauteur aurait pu aller directement d'une rive à l'autre. Marianne changeait continuellement de direction. Jusqu'alors, la plus grande distance entre les blocs n'avait pas excédé un mètre, mais il y eut un hiatus plus large.

Le bloc où elles étaient parvenues formait une masse irrégulière : une extrémité

dominait un bloc moins haut, à la plate-forme rugueuse. Entre les deux blocs, les flots tourbillonnaient, blancs d'écume, sans qu'on pût déterminer leur profondeur :

— Ça sera dur à sauter pour Mademoiselle.

— Vous oubliez toujours, Marianne, que j'ai fait de la gymnastique...

— C'est vrai, soupira Marianne... mais c'était pas sur une rivière.... Faut-il ?

— Je veux même vous précéder cette fois ! déclara Noëlle.

Marianne fit un geste pour la retenir. Déjà Noëlle avait bondi, légère, et retombait sur la petite plate-forme.

— Ah ! mais... exclama Marianne avec une nuance d'admiration.

Elle bondit à son tour et, malgré l'âge, franchit sans peine la distance.

— Comme vous êtes encore leste, Marianne !

Marianne eut un sourire ;

— Fallait me voir quand j'étais jeune ;
une vraie chèvre !

Il n'y avait plus d'obstacle : elles se trouvèrent en un instant sur la rive. Là le paysage changea ; les arbres, se resserrant, formaient un bois véritable :

— Il y a au moins deux heures que nous sommes en route, annonça la servante... Ce serait rare tout de même si on ne rencontrait pas un village.

— Écoutez ! fit Noëlle.

Une voix de cloche s'était élevée, lointaine et fine, qui fit battre violemment le cœur des fugitives :

— Cette fois on a des chances ! affirma Marianne. C'est au midi... Vous n'êtes pas fatiguée ?

— Je marcherais le jour et la nuit entière, répondit Nolële, exaltée par la vision du sauvetage.

La cloche continuait à répandre ses vibrations mystérieuses et le sentier allait

dans la direction de la sonnerie. C'était un sentier sauvage, qu'on pouvait croire tracé par les bêtes plutôt que par les hommes...

Pendant un temps indéterminé, les fugitives avancèrent. La cloche s'était tue ; les arbres commençaient à devenir plus rares :

— V'là la plaine... on va voir le village...

Des roseaux parurent ; elles se trouvaient devant un nouveau marécage.

La vue du marécage consterna Noëlle et déçut Marianne... La cloche avait éveillé des espérances plus vives qu'elles ne l'eussent imaginé. Elles demeurèrent devant la ceinture de roseaux, de vernes et de peupliers, le cœur affligé et l'esprit plein de pensées sombres :

— Ah ! Marianne, soupira la jeune fille... cette cloche avait fait naître de si doux songes...

— Y a pas encore à jeter le manche, Ma-

demoiselle, le marais doit avoir une fin à droite ou à gauche... et puis, on a déjà trouvé une barque...

— Nous n'aurons pas deux fois la même chance !

— Oh ! que si... y a des chapelets de chance tout aussi bien que de malchance... Courage, mignonne, on continue à être seules !

Elles s'étaient remises en route. Pendant plus d'une heure, elles suivirent la rive, qui s'infléchissait vers l'Est ; le marais leur semblait interminable. Une pente se présenta qu'elles gravirent :

— Voilà le passage ! exclama Marianne en montrant un groupe de rochers.

Ils s'élevaient sombres et sévères ; certains étaient d'une régularité surprenante et ressemblaient à d'énormes cristaux noirs.

Noëlle avisa un défilé entre deux de ces rocs et dit :

— C'est par là que nous irons ?

— On essayera toujours !

Le défilé était tracé régulièrement et, malgré des pierres aiguës, permettait la marche. Quand elles l'eurent franchi, elles se trouvèrent devant une muraille basaltique, couleur d'escarbilles.

A droite et à gauche de la muraille, on n'apercevait que des mares.

— Nous sommes bloquées ! murmura Noëlle avec découragement.

Elles allèrent à petits pas, le long de l'obstacle, cherchant à découvrir une issue. Noëlle, qui précédait la servante, s'écria :

— Voyez donc, Marianne.

Une large fissure s'ouvrait dans le roc. Tout au fond, une lueur semblait annoncer que ce couloir aboutissait à un espace libre.

— Allons-y ! dit la vieille femme, qui s'engagea dans les entrailles de la pierre.

Au bout de sept ou huit minutes, elles se trouvèrent de l'autre côté du roc. Une nouvelle déception les attendait : le terrain où

elles abordèrent était de toutes parts enveloppé de masses basaltiques, infranchissables.

— C'est pas juste ! grommela Marianne..

Elle rôdait comme une bête en cage ; soudain, elle cria :

— Venez, Mademoiselle... un escalier !

Noëlle la rejoignit ; elles contemplèrent de grandes marches prismatiques qui s'enfonçaient dans le sol. Au premier abord, elles semblaient avoir été tracées par les hommes ; mais un examen plus minutieux montrait qu'elles étaient l'œuvre des forces naturelles :

— Allons voir !... ou plutôt c'est moi qui irai...

— Non, déclara fermement Noëlle, je ne veux pas que vous couriez un risque que je ne cours pas.

— Tout de même, je vais la première, riposta Marianne.

Elle descendit prudemment les marches...

Comme elles étaient larges, il fallait chaque fois faire un pas horizontal, avant de descendre la marche suivante. Noëlle compta vingt-sept marches, puis, il n'y eut plus qu'un sol uni, en pente douce, et il fallut tourner à droite pour continuer la descente. La lumière diminuait ; elles marchaient dans une lueur d'aube...

Tout à coup, la servante poussa un gémissement et s'arrêta :

— L'eau !

Déjà Noëlle l'avait aperçue. Elle luisait faiblement dans la pénombre... Dans ce lieu fauve, elle semblait perfide et redoutable.

— On dirait, chuchota Noëlle, qu'un Esprit méchant ne cesse de nous décevoir par des mirages et de nous entraîner dans des pièges !...

Soudain, un même tressaillement les secoua :

— On dirait des pas ! fit Noëlle.

— Oui ! répliqua Marianne.

Elles entendaient distinctement le rythme d'une marche sur les escaliers de basalte, et une voix grave s'éleva :

— Prenez garde ! Cette eau n'a pas de fond !...

Une allumette craqua ; la flamme fumeuse d'une chandelle de résine éclaira faiblement les pénombres ; et les fugitives aperçurent un des habitants de la ferme.

Les yeux fauves se fixaient sur Noëlle :

— C'est un lac souterrain, reprit-il...
Il ne rend pas ce qu'il a englouti...

L'homme secoua la tête, il parut pensif, puis :

— Venez !

— Comment êtes-vous ici ? ne put s'empêcher de demander Noëlle.

Il eut une ombre de sourire :

— Parce que je vous ai suivies !

Ces mots eurent un retentissement douloureux dans l'âme de la jeune fille. Tout

ce qu'elle avait conservé de foi dans l'avenir, parut chimérique. L'idée que cet homme était là, invisible, alors qu'elle se croyait seule avec Marianne, avait quelque chose de lugubre.

— On ne peut pas sortir de la Terre Noire, quand nous ne le voulons pas, dit-il avec une sorte d'orgueil barbare... et l'on ne peut y entrer sans notre consentement... Ici nous sommes les maîtres.

Il précédait les deux femmes, il les ramena à travers la fissure et le défilé jusqu'au bord du marécage. Là, il fit halte et contempla de nouveau Noëlle. Ses yeux jaunes se fixaient sur la jeune fille comme des yeux de lion. Elle baissa la tête, saisie d'un grand malaise.

— Pourquoi nous avez-vous averties ?

— De quoi ?

— Du danger que nous pouvions courir.

— Pourquoi ne vous aurais-je pas averties ?

— Vous auriez pu être débarrassés de nous ! dit-elle, avec une brusque audace.

— Nous ne cherchons pas à vous débarrasser de vous ! répondit-il avec véhémence... Et alors même que vous seriez condamnées... ce n'est pas...

Il s'interrompt et se mordit rudement la lèvre :

— Je sais que vous servez un maître ! dit-elle amèrement.

— Nous consentons ! fit-il, avec une sorte de rude noblesse.

— Jusqu'à l'assassinat ?

Les yeux jaunes palpitérent ; tout le visage maigre se roidit :

— Nous ne sommes ni des bourreaux ni des assassins !

La crainte rentra dans le cœur de Noëlle et la fit frissonner :

— Il est tard... il nous faut rentrer à la ferme, reprit doucement l'homme.

Le retour se fit en silence et assez rapidement. L'homme prenait des chemins plus courts que ceux suivis par les femmes. Ils retrouvèrent la barque où Noëlle et Marianne l'avaient laissée.

— La traversée du marécage n'est pas sans danger, remarqua le compagnon ; il y a des endroits où l'on peut être saisi par les herbes.

— On se dégage ! répliqua Marianne.

Il tourna vers elle son visage sévère, où l'on discernait ensemble la force et la ruse.

— Si on peut... Il faut savoir... Quand on ne sait pas, plus on travaille et plus on se perd...

Par intervalles, il épiait Noëlle d'une manière farouche et naïve. Alors, un observateur aurait deviné un trouble naissant dans cet être.

Il demanda à Marianne :

— Y a-t-il beaucoup de jeunes filles comme cela dans votre pays ?

Marianne eut un rire sardonique :

— Ni dans mon pays ni dans aucun autre !

— Je veux parler de la couleur des cheveux et des yeux.

— Dans mon pays, les filles sont brunes comme moi... ça ne les empêche pas d'être souvent belles... Dans le pays de Mademoiselle, on trouve souvent des yeux bleus et des cheveux blonds, mais pas comme les siens...

L'homme ramait silencieusement, sans chocs et sans rudesse ; Marianne le considérait avec une méfiance naissante : elle avait le sens de ces natures demi-sauvages dont elle-même gardait quelques instincts.

Arrivé au bord, il fit un geste gauche pour aider Noëlle à sortir de la barque, mais elle bondit légèrement. Une crainte nouvelle, imprécise, lui était venue. Il l'avait vue sauter avec une sorte d'ébahissement, puis il eut un vague sourire :

— Comme dans la rivière ! remarqua-t-il à mi-voix.

Noëlle songea de nouveau qu'il avait suivi chacune de ses démarches et sentit plus amèrement sa captivité.

Lorsqu'ils parvinrent à la ferme, les ombres étaient déjà longues. L'heure de la soupe sonnait, la cour était pleine d'hommes, de femmes et d'enfants. Le vieux, se détachant du groupe où il se tenait, demanda avec une nuance de blâme :

— D'où venez-vous, François ?... Il est bien tard.

L'homme répondit avec déférence :

— On ne m'avait pas dit de les ramener de bonne heure !

— C'est bien !

Il s'avança vers les fugitives, leur darda un regard où il y avait de l'indulgence et de l'ironie :

— On vous a laissé faire... Mais quand

vous vous croirez seules, des yeux vous suivront... et même si personne n'est derrière vous... sachez qu'on ne peut pas sortir de la Terre Noire... Sachez aussi qu'elle est dangereuse... il y a des terres maléficiques... il y a des eaux cachées... il y a des cavernes où l'on se perd... il y a des sangliers et même des loups... J'ai voulu vous laisser voir par vous-mêmes... Où étaient-elles arrivées, François ?

— Au lac des Poissons Aveugles.

— Il s'étend à plus d'une lieue sous la terre, constata le vieillard avec une sorte d'orgueil. Nous seuls le connaissons !... Vous voilà averties... Vous irez où vous voudrez... mais soyez sûres que vous n'y serez jamais seules... Méfiez-vous des pièges de la Terre Noire...

Il montra le double perron :

— Marchez devant... C'est le droit des femmes et des hôtes...

Les captives se dirigèrent vers la ferme,

sous le regard hostile des femmes ; la vieille seule les accueillit avec bienveillance.

— Vous devez être fatiguées, dit-elle... et avoir faim. Il ne faudra plus aller si loin.

Elle parlait comme si Noëlle et Marianne faisaient partie de la maison.

Pendant plusieurs jours, Noëlle vécut dans une prostration profonde. Elle se sentait enveloppée de forces fatales contre lesquelles la nature ne lui avait donné aucune défense — elle ressentait surtout un dégoût mêlé d'horreur à l'idée que, où qu'elle se promenât, des êtres cachés surveillaient ses démarches. Elle en venait à ne plus vouloir sortir.

Sur ce point, Marianne fit une opposition véhémence.

— Il faut sortir, chuchotait-elle... il le faut pour garder votre santé qui se gâterait dans l'intérieur... surtout que vous avez l'habitude du plein air... il le faut pour *les*

habituer à nous voir aller partout... Voyez-vous, Mademoiselle, il n'est si bon chien qui ne se fatigue... A force de nous voir aller et *revenir*... ils finiront par croire qu'on est résignées.

— Qu'importe, s'il est impossible de sortir de leur Terre Noire.

— Oh ! Mademoiselle... vous avez pourtant bien du courage ! riposta la servante, que ça soye difficile, nous l'avons vu... Mais faut jamais croire que rien n'est impossible... Allez ! y a toujours des chances pour ceux qui sont prêts à s'y crocher... Pour trouver ces chances, y faut sortir, beaucoup sortir... quand ce ne serait que parce qu'on voit tous les coins du pays... et qu'on fait des petites découvertes.

Elle rapprochait sa face basanée, où transparaissaient toutes les ruses ancestrales :

— Tout de même, elle est pas sans fin, la Terre Noire... y a d'autres pays autour...

Qu'on atteigne seulement un village... on saura où trouver les gendarmes.

— Le village où sonnait la cloche, dit rêveusement Noëlle.

— Pourquoi pas ?... C'est dit, Mademoiselle, nous allons nous promener.

Chaque jour, elles rôdaient pendant de nombreuses heures. Bonnes marcheuses, la marche les apaisait : elle se rattache à toute l'action humaine, elle rythme la pensée et la rend plus ingénieuse.

Toutes deux ne cessaient de songer à la délivrance, mais chez Marianne c'était une préoccupation unique, incessante, qui tendait tout son être, abolissait le passé et presque le présent : Marianne ne vivait plus que l'avenir.

Chez Noëlle, il y avait place pour le souvenir ; elle se demandait ce que faisait Morneuse ; elle se le figurait douloureux et crispé — mais elle était sûre qu'il la

recherchait opiniâtement et que rien ne lui ferait abandonner ses recherches. Les cris entendus sur la route lui avaient appris qu'il n'était pas seul. Un sentiment obscur mais persistant la persuadait que Guillaume Frameraye aussi déploierait toutes ses ressources pour la rejoindre — et elle avait confiance dans le jeune homme... Par là même, elle songeait à lui. L'intimité esquissée aux *Cigognes* se prolongeait ainsi dans le sens intime ; et des événements menus, qui sans doute, se fussent effacés dans la vie ordinaire, prenaient un éclat inattendu...

Elle savait bien qu'il l'admirait ; de moins sensibles qu'elle s'en fussent aperçu ; et elle n'avait jamais été aussi touchée par l'admiration d'un homme :

— Crois-tu qu'ils nous retrouvent ? demanda-t-elle un après-midi à Marianne.

Elles étaient dans une partie rude de la lande où les genêts et les bruyères se dis-

putaient le sol. De ci de là, un vieux rouvre étendait ses larges ramures, ou bien un hêtre élevait un fût aux reflets vieil argent.

— A la longue, mignonne.. M. Guillaume Frameraie est un voyageur... Je crois que ton sauvage est diablement malin... Mais aide-toi et Dieu t'aidera !

Une silhouette d'homme parut au loin, et disparut derrière un tertre.

— C'est *lui*, murmura Marianne avec un mélange d'indignation et de satisfaction.

Elle eut un rire bas et sec :

— C'est presque toujours lui, reprit-elle... Il s'intéresse à nous !

Noëlle avait tressailli comme chaque fois qu'elle constatait la surveillance tenace dont elles étaient enveloppées.

— Ah ! soupira-t-elle... ce sont des loups, Marianne.

— Oui, c'est une drôle de race... C'est pas des vrais Français !

Elles continuèrent leur route, jusqu'à ce qu'elles parvinssent au bord d'une de ces innombrables mares qui parsemaient la lande. Là, elles se reposèrent sur le tronc renversé d'un saule.

L'endroit avait du charme. Des libellules filaient comme des morceaux d'arc-en-ciel; on voyait les gerris tracer sur la surface de l'eau des méandres éphémères; de ci de là, une grenouille bondissait; et des escadrilles de poissons voguaient parmi les algues...

Subitement, une flûte chanta dans le silence. Elle semblait la voix de l'eau; et la mélodie qui s'échappait d'elle, monotone et lente, devait être très ancienne.

Partout ailleurs, Noëlle aurait pris plaisir à l'entendre. Ici, elle lui parut menaçante, sournoise et redoutable.

— D'où que ça vient? murmura Marianne.

On eût dit que cela montait de la mare

même. La mélodie se [traînait sur les roseaux avec cette continuité que donne la longueur des notes ; tout en elle était plainte et mélancolie.

— Allons-nous en ! dit Noëlle, dont l'angoisse croissait.

La flûte venait de se taire. Le silence parut plus profond. Puis, des roseaux s'écartèrent ; Noëlle vit une face mince, hardie et des yeux fauves : elle reconnut celui qui les avait suivies au bord du lac souterrain et que le vieux nommait François.

— Merci pour la sérénade ! fit sardoniquement Marianne.

Il l'enveloppa d'un regard étincelant et dur :

— Les chiens aiment mieux la pourriture que les fleurs ! grogna-t-il.

— Ah ! bon, si c'est des fleurs qui sortaient de vot' flutiau !...

Il ne répondit pas. Il demeurait devant

les captives, dans une attitude grave et farouche. Sa face exprimait une manière de souffrance.

— Adieu ! dit-il brusquement.

Sa silhouette s'éloigna vers le couchant, solide, droite et souple. Elle jetait derrière elle une ombre très longue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grommela sourdement Marianne.

Des étourneaux s'élevaient au-dessus de la mare, les hirondelles, rassemblées en bandes, sifflaient éperdûment, comme elles font à la fin d'un beau jour ; un merle cherchait des vers dans la terre tendre ; et une pie, la queue oscillante, semblait considérer les deux femmes avec ironie.

Marianne s'était assombrie. Elle savait. Elle craignait des lendemains plus chagrins pour sa compagne. Et Noëlle aussi, présentait des tristesses nouvelles.

CHAPITRE II

Marianne finissait de démêler les cheveux de Noëlle. Elle les démêlait avec amour, elle souriait par intervalles, ravie de ces ondes d'or, de soie et de lumière :

— On peut faire le tour du monde, fille avec orgueil, on ne trouvera nulle part de plus beaux cheveux.

— Crois-tu ? fit languissamment Noëlle. On a toujours des surprises avec les cheveux.

— Ben ! j'en ai vu, moi, depuis le temps que je suis au monde... j'en ai jamais rencontré qui valent les vôtres !

Elles achevèrent la coiffure, puis Noëlle se décida à choisir un des costumes que la vieille fermière avait mis à sa disposi-

tion : la robe qu'elle portait le soir de l'enlèvement exigeait des réparations.

Noëlle revêtit un corsage échancré de couleur bise, une robe bleu pâle, avec une légère teinte verte, retenue par des bretelles.

— Oh ! cria Marianne, attendrie... que c'est plaisant d'être si jeune et si jolie... Ça vous va aussi bien qu'une robe de reine.

Noëlle ne put s'empêcher de sourire, du sourire de l'Eve éternelle.

— Le beau jour ! exclama-t-elle.

Une brume légère achevait de se fondre sur le site ; l'air était jeune comme Noëlle même...

Elle se dirigea vers une des fenêtres qui était encore fermée, l'ouvrit pour accroître la lumière et eut un léger mouvement de surprise : un bouquet était posé là, un bouquet simple et sans art, fait de coquelicots, de mourons rouges, de petites roses

blanches, de bleuets, d'achillées, de reines-marguerites et de liserons.

— D'où cela vient-il ?

Marianne s'était avancée. Elle saisit le bouquet avec violence, elle fit le geste de le jeter dehors... Mais ce geste demeura inachevé ; le souci et la ruse se succédèrent sur le visage basané.

Noëlle avait rougi, de crainte et de honte : elle devinait à son tour.

— C'est bien ce que Mademoiselle pense, dit Marianne. Et il vaut mieux le savoir... parce que...

Elle eut un geste vague :

— Parce qu'on peut voir venir, acheva-t-elle.

Puis, avec un rire amer :

— Le porc !

Elle mit le bouquet sur la cheminée et reprit :

— Le mieux est de faire comme si on n'y avait rien compris !

Elles descendirent pour le petit déjeuner. Une partie des familles était déjà sortie, mais des femmes et des enfants s'assayaient à la grande table.

— Vous êtes fraîche comme un lys ! dit l'aïeule à Noëlle, en servant le café et le pain de méteil.

Plusieurs femmes regardèrent l'aïeule avec désapprobation.

Rien qu'à voir leurs bouches méchantes, leurs pommettes pointues, leurs mâchoires de lionnes, on devinait une race dure, impitoyable, pleine de haine contre l'étranger. Dans une heure furieuse, ces femmes n'hésiteraient pas à immoler l'ennemie.

L'aïeule eut un petit rire narquois :

— On ne peut pas empêcher la rose de sentir bon et le rossignol de chanter mieux que tous les oiseaux, marmonna-t-elle.

Une ombre parut sous le porche ; Noëlle vit François qui s'avancait vers l'aïeule : il tenait à la main une gibecière où apparais-

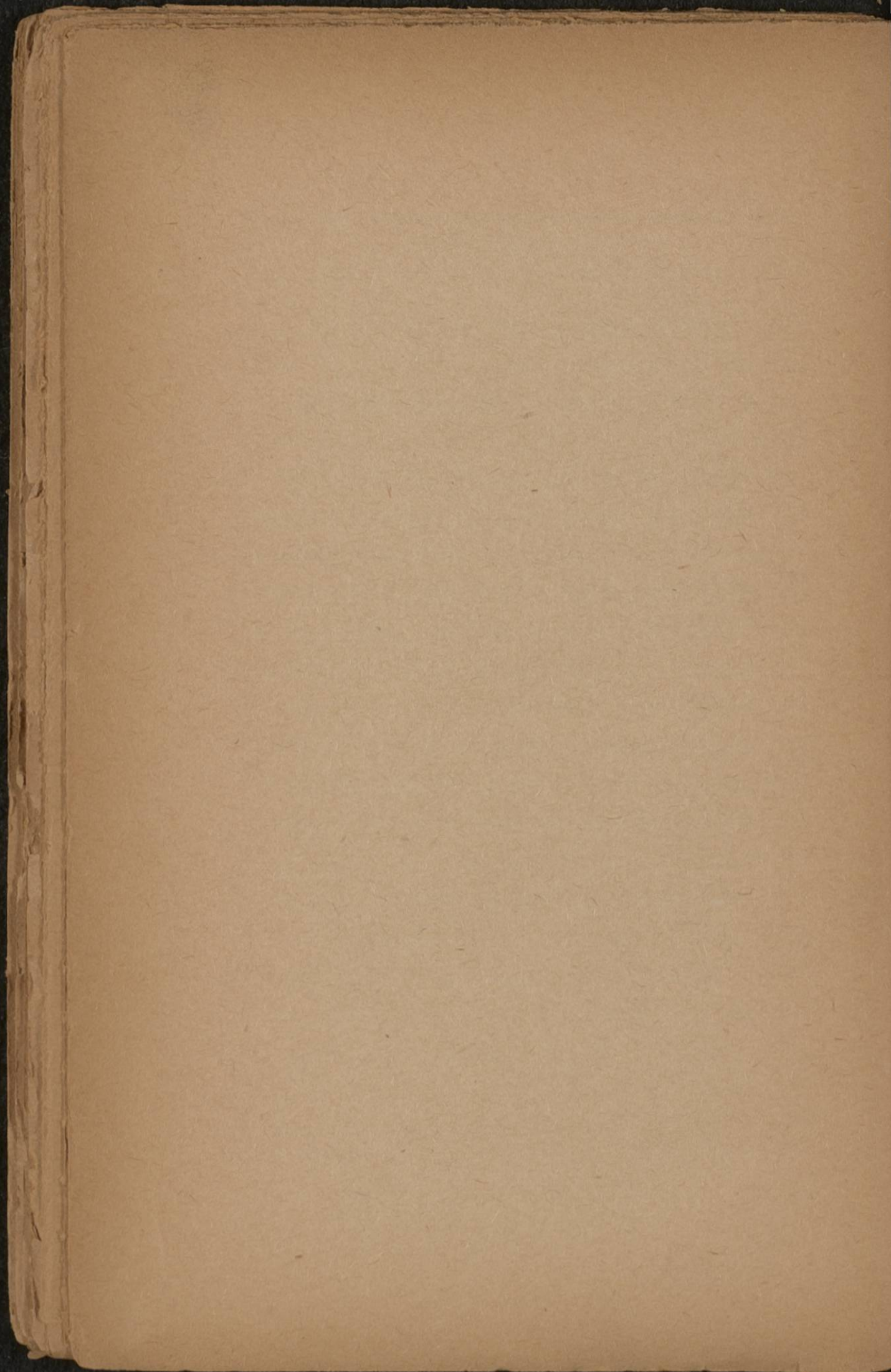
saient des cadavres de vanneaux et un grand lièvre roux.

— Voilà de quoi changer un peu le dîner, murmura-t-il.

Debout au milieu des femmes, il apparaissait plus grand et plus robuste ; deux jeunes filles le regardaient avec admiration : c'était le plus jeune des adultes ; il n'avait pas vingt-cinq ans, et c'était aussi le plus beau, avec des pommettes moins fortes et le visage bien construit.

Un moment, il considéra la tablée, puis son regard se dirigea vers Noëlle et s'éclaira d'une joie soudaine, une joie toute physique...

Noëlle se sentit froid au cœur.



CHAPITRE III

Parmi les fils de Pierre Gavarre et de Catherine sa femme, François était le plus sombre et le plus violent, le plus âpre dans ses rancunes, le plus impétueux dans ses passions. Par sa force, il tenait presque tête à Jérôme, le géant de la lande, qui soulevait un cheval de labour et terrassait un taureau par les cornes ; par son audace, il dépassait tous les Gavarre et les rejetons des familles alliées. Il avait moins de discipline, et quoique assujetti aux règles de la race, qui remontaient au Moyen Age, il n'était pas aussi croyant que les autres, il lui arrivait d'avoir des idées et des goûts qui cadraient mal avec les idées et les goûts du clan. Mais sans doute n'était-il

pas meilleur que les siens ; aussi féroce aux heures féroces ; aussi indifférent au sort des étrangers...

Dès l'abord, il avait perçu la grâce, la beauté et l'éclat de Noëlle avec plus de force que ses frères. Dans le feu de l'action, cette impression, quoique assez forte, ne l'avait point troublé... Le matin, quand il avait aidé la jeune fille à monter dans la carriole, son admiration avait soudain crû, comme si elle eût fait un bond... Mais c'est en retrouvant Noëlle et surtout quand il l'avait abordée près du lac souterrain, qu'il sentit croître en lui une force impérieuse et surprenante.

Peut-être que, si la jeune fille avait été moins blonde, avec un teint moins éblouissant, l'impression n'aurait pas été aussi neuve. Mais parce qu'elle était si différente des femmes de la Terre Noire, ce fut comme s'il entrait dans un monde inconnu, un monde qui lui révélait une beauté

qu'il ne soupçonnait point... Pour cette âme sauvage, ce fut un bouleversement. Sa vie parut recommencer...

François Gavarre n'était sorti de son terroir que pour faire deux ans de service militaire. Il les avait accomplis dans une petite ville terne, où les hommes étaient misérables, les femmes grossières. D'ailleurs il ne s'était mêlé à personne. Farouche et solitaire, il accomplissait sa tâche avec une sombre énergie, et son adresse physique, prompte à se plier aux exercices, le mit à l'abri des punitions, en même temps qu'une certaine crainte qu'il inspirait, par sa taciturnité, ses yeux de lion, sa force, aux caporaux et aux sous-officiers...

Il sortit de la caserne sans avoir subi, en rien, l'influence des autres êtres, il rentra dans la Terre Noire avec des instincts intacts... Les siens se mariaient de bonne heure. Lui tardait à faire son choix. Il eut quelques amours fugitives. Les mœurs de

la Terre Noire, permettaient aux jeunes filles une liberté presque égale à celle des jeunes gens. La femme ne devait la fidélité qu'en mariage, mais alors elle la devait absolument : les adultères étaient si rares qu'ils pouvaient passer pour des cas monstrueux.

De ses amours, François gardait un souvenir assez morose. Il n'avait pas vraiment aimé ; les femmes de sa race ne l'attiraient guère — et la seule qui lui eût plu, s'était donnée à un autre. Elle vivait dans un des trois districts qui n'appartenaient pas aux Gavarre. Elle avait les pommettes moins saillantes et les mâchoires moins fortes que ses congénères, le teint moins bistre et les cheveux plus souples. Lorsque François s'éprit, elle était fiancée... Il n'insista point, et après tout, cet amour n'était pas assez fort pour le faire positivement souffrir...

Ainsi, cet être violent était prêt pour une

grande passion. Latente, elle n'attendait, pour éclater, que le hasard et les circonstances — et quelle circonstance comparable à la présence de Noëlle ! L'amour s'éleva comme un incendie. Il brûla et il éclaira cet homme jusqu'au fond de l'âme. La ravissante étrangère hanta ses jours et ses nuits. Il sortait violemment de son sommeil ; il voyait dans l'ombre une lueur qui était le visage et la chevelure de la jeune fille... Il entendait la voix argentine ; il percevait ce rythme délicieux qu'était la démarche de Noëlle ; il y avait dans tout son corps un tressaillement de beauté.

Ce fut un épanouissement et une ascension. L'homme barbare, inapte à lutter contre des sensations si neuves, s'abandonnait à ses rêves... En peu de temps, l'amour prit toute sa force et François Gavarre concentra sur Noëlle le grand rêve terrestre, la seule joie de vivre, la seule espérance et aussi la plus effrayante douleur...

Quand il se réfugia dans les roseaux, qu'il fit entendre à la jeune fille un chant très ancien des hommes de sa race, un chant qui remontait au loin des siècles et commémorait le souvenir d'une sorte d'Hélène rustique, il avait cessé toute lutte contre soi-même. Il voulait Noëlle, contre tout le destin, contre toutes les lois de son clan, il était prêt aux pires comme aux meilleurs sacrifices...

A cette période de sa passion, il connut une sorte de terreur sacrée mêlée d'un respect superstitieux. Il adorait réellement Noëlle, non pas seulement comme on l'entend de coutume, mais avec quelque chose de mystique — comme s'il eût aimé un être immortel. La violence qui était en lui, et que le désespoir pouvait tourner contre la jeune fille, ne se tournait alors que contre lui-même et contre le destin.

Il était devant elle prêt à toutes les abdications, au plus humble servage.

Il ne savait s'il espérait ; cette question ne se posait point encore à son esprit : il s'abandonnait à son vertige comme les oiseaux qui vont se briser sur les vitres des phares...

Ce matin-là, il s'était levé à l'aube. Tout dormait à la ferme, les coqs mêmes ne dressaient pas encore leurs gorges claironnantes. François s'arrêta sous les fenêtres de la chambre où dormaient les captives. L'une d'elles était ouverte. Il la contempla longtemps. Son cœur battait à larges coupées ; le songe d'un bonheur infini lui bourdonnait dans la tête... Il demeura ainsi jusqu'au moment où le grand coq fauve lança sa fanfare. Il se dit :

— Pourquoi l'avons-nous enlevée... pour quoi est-elle prisonnière ?

Il eut un long frémissement où il y avait de la honte et de la révolte. L'acte des siens parut sacrilège.

— Pour le Maître ?... Le Maître a-t-il le droit de faire cela ?

Pour la première fois, il s'éleva contre cette autorité mystérieuse, qui commandait et ne donnait pas les raisons de son commandement. Mais presque aussitôt, songeant que sans l'ordre du Maître, elle ne serait pas là, qu'il ne l'aurait jamais vue, il frémit d'horreur : le monde sans elle était vide.

Cependant l'aurore multipliait ses sortilèges. La ferme s'éveillait. François se glissa dans les champs et cueillit hâtivement un bouquet de fleurs sauvages auxquelles il mêla de petites roses blanches... Quand il revint, la cheminée fumait, mais la cour était encore vide. Il saisit furtivement une échelle : en un instant, le bouquet fut sur l'entablement d'une des fenêtres de Noëlle... François alla prendre son fusil de chasse et son carnier.

En cela encore, il songeait à Noëlle : il

voulait qu'elle mangeât du gibier tué de sa main, guidé par un sentiment superstitieux et par le désir de la satisfaire, car il supposait qu'elle devait dédaigner les mets simples de la ferme...

Tandis qu'il guettait, il ne cessa de songer à elle, et comme sa pensée se faisait presque toute par images, selon la norme des êtres primitifs et passionnés, Noëlle était singulièrement présente. Il ne savait pas si c'était la joie qui l'emportait ou la souffrance. Tantôt, une plénitude extraordinaire exaltait tout son être, tantôt, une crainte qui allait jusqu'à la terreur se glissait au tréfonds de ses fibres.

Au retour, lorsqu'il aperçut Noëlle à table, il eut un tel saisissement d'amour qu'il craignit de tomber sur le sol ; tout tournait et chavirait autour de lui...

Il n'essaya pas de travailler : au reste, les Gavarre travaillaient selon les circonstances et la saison n'exigeait aucun soin spécial

aux champs ni aux jardins... Il n'avait qu'une idée : la voir, la voir aussi souvent et aussi longtemps que possible.

Lorsqu'elle parut hors de la cour, il dissimula avec soin sa présence ; il suivit les promeneuses avec l'astuce d'un Peau-Rouge.

Il s'étonnait de la voir vêtue du même costume que les femmes de la lande, et en même temps, émerveillé de ce qu'elle gardait toute sa grâce et tout son éclat, il méprisait sa propre race.

Elles marchèrent longtemps et ne s'arrêtèrent que dans un bois de chênes, où elles s'assirent sur un baliveau. Une lueur verte descendait sur les cheveux d'or et sur le visage argenté. François Gavarre, caché dans un buisson, se grisait de beauté. Dans ce moment, il n'y avait ni souffrance ni crainte ; il s'abandonnait à l'enchantement de cette présence...

— Ne dirait-on pas que nous sommes

bien seules ? dit Noëlle avec mélancolie.

— Nous ne le sommes pas, répondit sombrement Marianne. Il nous a suivies, allez !

— Pourquoi est-ce toujours lui ? fit craintivement la jeune fille.

Au fond, elle ne le savait que trop, mais elle ne *voulait* pas le croire :

— Il me fait peur ! soupira-t-elle.

Un froissement dans les fougères, un trotinement lourd, et les captives se retournèrent : elles virent une bête grisâtre, au poil dur, à la tête énorme, qui s'avavançait vers elles :

— Un sanglier ! exclama Marianne... Vite, Mademoiselle !

Elle avait saisi la main de Noëlle, elle l'entraînait... Mais le fauve semblait les suivre ; son trot était plus rapide...

Subitement, François Gavarre jaillit d'un buisson. Il tenait à la main un large coutelet à la pointe aiguë :

— Ne craignez rien ! dit-il, en se dressant de toute sa hauteur.

Il s'était jeté entre les femmes et la bête. Le coutelas en arrêt, bien campé sur ses jambes flexibles, il attendait...

La bête fit quelques pas encore et s'arrêta. C'était un solitaire, aux défenses redoutables, solidement construit et qui avait de l'expérience. Il connaissait les hommes ; il n'ignorait pas leur puissance ; ses petits yeux se fixaient en clignotant sur le chasseur ; il fit entendre un grognement où il y avait de la mauvaise humeur, qui pouvait devenir de la colère. Puis, une confuse sagesse lui conseilla de ne pas combattre inutilement.

Il souffla, secoua sa tête monstrueuse et tourna le dos...

— Voulez-vous que je le tue ! cria François.

— Oh ! non... oh ! non, s'écria Noëlle épouvantée.

Il laissa fuir la bête.

— Merci ! murmura Noëlle.

Le regard de lion était dardé sur elle ; elle baissa la tête, pleine d'angoisse.

— Il ne faut pas avoir peur de moi, dit-il avec une douceur presque suppliante.

— Alors, ne nous suivez pas partout ! riposta Marianne.

Il eut un sourire équivoque, et montrant le sanglier qui disparaissait au lointain :

— Aujourd'hui, cela valait peut-être mieux ! conclut-il.

Il regardait maintenant Marianne. Les yeux noirs et les yeux d'ambre exprimaient des énergies ennemies et également indomptables.

Ce fut l'homme qui baissa la paupière.

— Il faut que je vous parle, dit-il.

— A moi ? demanda-t-elle, feignant l'étonnement.

— A vous, oui.

— Eh bien, je vous écoute.

Il demeura un instant interloqué, puis :
— A vous seule!... J'ai un conseil à vous donner.

— Ah! bien... C'est différent... Si Mademoiselle le permet.

Noëlle acquiesça d'un geste de tête. Chaque jour, elle avait plus de confiance en Marianne. De tout temps, elle l'avait vue dévouée : mais à présent, elle connaissait à fond son courage et sa clairvoyance.

Marianne et François Gavarre s'éloignèrent. Lorsqu'ils furent à quelque distance, il dit :

— Il ne faut pas l'exciter contre moi.

— L'exciter contre vous, la pauvre petite! murmura Marianne avec attendrissement...

— Je veux dire effrayer, reprit le jeune homme.

Il s'arrêta, sa lèvre tremblait :

— Je ne suis pas son ennemi, dit-il, tout bas.

— Vous êtes le gardien... de sa prison!

— Il vaut mieux que ce soit moi !

— C'est possible... mais vous savez bien que les prisonniers détestent leur gardien!

Il écoutait avec une agitation croissante. On voyait haleter sa large poitrine. Ses mâchoires grinçaient. Peu à peu, il était dominé par son trouble : en un instant, il se faisait en lui des changements qui le bouleversaient jusqu'au fond de la conscience :

— Vous ne savez donc pas, gronda-t-il, que je risquerais ma vie pour la voir sourire... Vous ne savez pas que je ne pense qu'à...

— Je le sais très bien ! interrompit Marianne... Et après ?

Elle leva vers François un visage plein de reproche... Et la ruse s'élevait en elle, qui lui faisait entrevoir des chances imprévues.

Il demeurait embarrassé, ne sachant plus que dire :

— Oui, fit la servante avec animation, et après? Si vous êtes prêt à risquer votre vie pour un sourire d'elle, comment pouvez-vous supporter qu'elle soit prisonnière?... A l'idée qu'elle est ici, lâchement enlevée par vous et vos frères, vous ne devriez ne pas même oser la regarder... Vous devriez être honteux de lui dire un seul mot!

A mesure qu'elle parlait, ses idées secrètes devenaient plus claires, et voyant rougir. puis pâlir le jeune homme, elle conclut avec rudesse :

— Tant qu'elle sera retenue ici, elle ne pourra avoir pour vous que du dégoût.

— Il frissonna de la tête aux pieds et, hors de lui :

— Oui, mais si jamais elle quitte la Terre Noire, elle oubliera que j'existe.

— Qu'en savez-vous? Elle n'aime personne,

Ces dernières paroles affolèrent Fran-

çois, ses yeux décelèrent on ne sait quelle crédulité naïve :

— Elle n'aime personne... personne ? Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre. Pauvre petite... elle ne sait même pas ce que c'est que l'amour.

— Elle ne sait pas !

Un grand ravissement passa sur la bouche barbare. Sur cet être, violemment jaloux par nature, l'idée seule de l'innocence de Noëlle, délicieuse, pleine de mystérieuses promesses, devait agir profondément.

Marianne y comptait bien :

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda-t-elle.

Il réfléchit un moment, effaré. Mais aucune pensée nette ne lui venait à la tête. Les affirmations de Marianne tourbillonnèrent ; il entendait constamment en lui comme un refrain joyeux :

« Elle n'aime personne ! »

— Eh bien ? insista-t-elle.

— Oui... c'est tout.. maintenant... mais, plus tard, j'aurai à vous dire d'autres choses.

— Quand vous voudrez, mon garçon, riposta placidement la servante, surtout si c'était pour *son bien* !

Elle alla rejoindre Noëlle.

La jeune fille avait observé de loin leurs gestes, avec un malaise croissant. Elle savait qu'il s'agissait d'elle et d'elle seule ; rien ne pouvait lui être plus désagréable.

— Que voulait-il ? fit-elle, lorsque Marianne fut revenue.

— Me faire savoir qu'il n'était pas votre ennemi !

— Mais il ne peut pas être mon ami, Marianne.

— Je ne sais pas... ce n'est pas un homme

comme les autres... Il est capable de tout...

— De tout!

— Pas de vous faire du mal, du moins pas maintenant... et même jamais, si vous ne lui faites pas une grande peine...

— Quelle peine?

Marianne mordit sa lèvre, énervée d'en avoir trop dit.

— Je ne vois pas laquelle, mignonne. Je ne crois pas que vous puissiez lui en faire aucune... tant que nous serons prisonnières.

— Si nous sommes jamais libres, je ne le verrai plus...

— Voilà justement ce qu'il ne doit pas croire...

Il y eut une pause. Noëlle observait Marianne ; elle connaissait assez sa compagne pour deviner quelque obscur projet.

— Marianne, dit-elle enfin, qu'est-ce que vous me cachez ?

Marianne se troubla :

— Non, dit-elle à mi-voix... ce n'est pas

comme ça qu'il faut dire... Il y a des choses, Mademoiselle... qui vont et viennent, dans la tête... c'est inutile, c'est même mauvais d'en parler....

Noëlle rougit ; elle n'insista pas, devant que Marianne ne devait réellement pas lui dire plus qu'elle n'en disait.

CHAPITRE IV

Cette révolution qui se faisait en François Gavarre prit une impétuosité plus grande après son entrevue avec la servante.

Outre son amour, principe de tout, quatre sentiments s'élevaient en lui, dont chacun conduisait à la révolte.

D'abord cette secrète et confuse espérance, que la passion fait naître chez les créatures les plus simples autant que chez les plus complexes.

Puis, le désir de courir sa chance, de risquer la lutte contre le sort.

Ensuite la certitude que Noëlle ne pouvait que le craindre ou le haïr tant qu'elle serait captive sur la Terre Noire.

Enfin, une colère contre ce Maître, qu'il

avait à peine entrevu, qu'il ne connaissait point, et auquel il devait assujettir jusqu'à ses penchants.

Tout cela croissait en lui avec cette rapidité que la violence du tempérament imprime aux passions et qui est comparable à l'action du soleil tropical sur les végétaux...

Rôdeur farouche dans la Terre, tantôt attentif aux démarches de Noëlle, tantôt perdu au fond des solitudes, il ne parlait plus aux siens pendant des journées entières.

Outre Marianne et Noëlle, quelqu'un remarquait son agitation : l'aïeule. Elle préférait son petit-fils François à tous ses descendants, même aux tout petits. Il n'y avait pourtant entre eux aucune ressemblance : elle était la plus douce, il était le plus violent de la race. Ils ne se rapprochaient qu'en un point : une certaine aver-

sion de la discipline et des croyances surannées des Gavarre.

Plus fine que ses brus, la vieille femme devina vite que le gars s'était pris de passion pour Noëlle. Elle le perçut d'autant mieux qu'elle-même subissait le charme de la jeune fille. Elle l'estimait d'une essence supérieure même à la race de ces Maîtres, que les Gavarre servaient depuis tant de siècles ; dès le premier jour, elle avait senti un remords chagrin à la pensée qu'une telle créature pût être captive dans la Terre Noire. Et d'être parmi ses persécuteurs, lui donnait l'impression d'un sacrilège.

Soumise par nature, inapte à l'analyse des sentiments, elle acceptait la fatalité ; au fond d'elle s'élevait tout de même une manière de révolte.

Quand elle vit se développer le drame, elle s'épouvanta. Consciente de tout ce que le frénétique François ne pouvait conce-

voir, elle comprit à la fois les périls noirs de l'aventure et l'incompatibilité absolue qui séparait son petit-fils de l'étrangère...

Chaque jour, sa terreur croissait ; chaque jour aussi elle se sentit plus impuissante.

Un matin qu'ils étaient tous deux debout avant les autres, elle lui dit timidement :

— Prends garde, mon François !

Il darda vers elle ses yeux phosphorescents :

— A quoi ?

— Tu le sais bien ! fit-elle avec tendresse. Inutile que j'en dise plus... Mais prends garde... L'alouette ne s'allie pas avec l'épervier...

Il eut un rire bas et tragique ; il n'essaya pas de nier :

— Suis-je un esclave ? dit-il d'une voix rauque. J'en ai assez de traîner la chaîne des Maîtres... François Gavarre veut être un homme !

Elle contemplait avec amour et affliction ce grand garçon sauvage :

— Si tu risques ta vie pourtant !

— Ma vie ! Je l'ai risquée dix fois pour les autres : je peux bien la risquer pour moi !

Elle n'avait pas parlé au hasard : la réponse de François la fit trembler ; elle entrevit tous les possibles en formation dans les ténèbres intérieures :

— Est-ce seulement pour toi que tu la risquerais ?

Il blêmit ; les muscles de ses mâchoires saillirent sous les oreilles : la voix de l'aïeule répondait à des voix qu'il entendait en lui :

— Je n'en sais rien, dit-il violemment... je ne sais même pas ce que je veux, non, je ne le sais *pas encore* ! Au moins, personne ne m'aura commandé !

Devant ce visage blanc de révolte, elle comprit l'inutilité de toute parole.

Soupirante, elle accepta une fois de plus

l'inévitable, sans deviner que, en parlant, elle venait de le hâter.

François sortit de la ferme dans un état convulsif. Il chercha les recoins les plus sauvages de la lande, pour y promener son amour, son angoisse, ses incertitudes. Ce fut l'heure la plus tumultueuse de son existence. En proie à ses pensées comme on est en proie à la maladie, et pauvrement doué de logique, il subissait les contradictions sans même s'en apercevoir...

A la fin, il se laissa tomber au pied d'un hêtre, saisi d'une lassitude qui allait jusqu'à l'épuisement. Dans cet instant, le destin se déclencha... Il y eut une sorte de tourbillon pendant lequel François perdit le sentiment du réel : quand il en sortit, sa résolution était prise — ou plutôt, elle s'était faite d'elle-même... Ce fut un immense

apaisement et une confiance puérile. Pendant quelque temps encore, il demeura couché sur le sol, puis, il se mit à la recherche de Noëlle et de Marianne.

Il les trouva au bord de cette même mare, où il avait joué l'hymne d'amour des ancêtres.

Comme toujours, la vue de Noëlle l'emplit d'un ravissement physique et d'une timidité farouche ; il s'y joignait un sentiment nouveau, qui l'unissait fatidiquement à elle.

Noëlle était assise, accablée, tandis que Marianne se tenait derrière elle et guettait l'approche de François.

— Pour cette fois, on a pu vous voir venir de loin ! dit-elle de son air sarcastique.

Il eut un sourire triste des lèvres :

— Voulez-vous m'écouter ? demanda-t-il.

Rien qu'à l'attitude du jeune homme, elle devina que l'heure était grave :

— Je veux bien, répondit-elle, si ça vaut la peine!

— Ça vaut la peine.

Noëlle s'était retournée. Il contempla avec ivresse le visage éblouissant, il s'inclina avec une sorte de noblesse fruste.

— Je vous écoute ! reprit Marianne.

Et comme il se taisait :

— Je comprends, fit-elle. Venez.

Ils s'éloignèrent. Quand ils furent à une distance suffisante, François dit :

— Depuis que je vous ai parlé, j'ai beaucoup réfléchi. *Je veux qu'elle soit libre.*

Le saisissement fit pâlir Marianne. Puis, la défiance, qui était une des bases de son caractère, différa l'espoir soudainement éveillé dans son âme.

— Si vous me trompez, fit-elle avec véhémence, ce serait pire que tout ce que les vôtres nous ont fait... ce serait plus

lâche... ce serait plus honteux... aucun homme ne serait plus méprisable que vous...

— Je ne vous tromperai point, dit-il avec une fierté solennelle... Les hommes de la Terre Noire ont une parole, en cela, je suis et je veux être de ma race!...

— Vous avez été notre geôlier comme ceux qui nous avaient prises au piège.

— Je n'avais rien promis.

Marianne baissa la tête ; et pendant un moment, le tumulte de ses artères l'empêcha de parler.

Enfin, elle reprit :

— Et maintenant ?

— Maintenant, je peux vous faire une promesse... à une condition...

— Quelle promesse et quelle condition ?

— Je veux essayer de vous sauver... Si je réussis, il faut me promettre que je *la* re-

verrai... que je pourrai vivre dans son voisinage...

— C'est tout ?

— Oui... Seulement, puisque je risque ma vie... la promesse qu'on me fera doit être jurée...

Marianne, en un sursaut nerveux, tourna la tête vers Noëlle. Puis, elle essaya de scruter la physionomie de l'homme. Sa méfiance native se heurtait à une confiance croissante et son sens des natures primitives l'incitait à croire à la sincérité de François Gavarre. A la crainte qu'il lui inspirait encore se mêlait une pitié ironique.

— Ce n'est pas moi qui peux vous faire ce serment ! objecta-t-elle.

— Je ne compterais pas sur vous ! dit-il avec dédain. Mais si *elle* promet, je sais bien qu'elle tiendra !

— Vous ne vous trompez pas, affirma gravement Marianne. Rien ne l'empêchera d'être fidèle à sa parole...

— Il faut qu'elle me la donne elle-même!

Marianne eut un sourire sardonique.

— Parbleu!... je sais bien que vous ne vous fieriez pas à moi.

— Et vous savez aussi que j'ai raison.

— Je ne vous le reproche pas... vous avez le droit de faire *pour elle* ce que vous croyez bien...

Dans la pause qui suivit, ils s'observaient obliquement, chacun redoutant la ruse de l'autre.

Marianne conclut :

— Je vais lui dire tout ce qu'on peut lui dire... Car, ajouta-t-elle, avec une émotion tendre, elle est si innocente que je ne peux pas lui parler de ce qui vous fait agir.

Il sourit, ému aussi à l'idée de cette innocence qui faisait naître en lui des espérances éperdues.

Déjà Marianne s'éloignait ; elle rejoignit bientôt Noëlle et lui dit :

— Y a des choses sérieuses.

— Sérieuses? fit Noëlle avec un pâle sourire... Hélas! tout est sérieux depuis...

Ses yeux se remplirent de larmes...

— Mignonne! Mignonne! soupira la servante... Peut-être allons-nous être sauvées...

— Sauvés!... Et par qui, chère Marianne... Par...

— Par lui, Mademoiselle. Il offre de nous conduire hors de la Terre Noire.

Noëlle devint très pâle, puis rouge... Ses yeux se dilataient au point que les iris semblaient mangés par les pupilles...

— Mais c'est impossible, chuchota-t-elle... Non... jamais...

Elle s'interrompt ; toutes les émotions humaines se succédèrent en quelques secondes sur le clair visage.

— Peut-être est-ce pour de l'argent? reprit-elle avidement. Père en donnerait autant qu'*il* en exigerait...

— Ce n'est pas pour de l'argent.

L'horreur se peignit sur le visage de

Noëlle, qui pressentit ce même péril inconnu, qui l'avait épouvantée le soir de l'enlèvement.

— Pourquoi, alors ? fit-elle d'une voix éteinte.

Elle savait bien que Marianne ne répondrait pas à cette question.

La servante posa doucement sa main sur la main de Noëlle :

— Il ne demande qu'une seule chose, ma chérie... il veut, s'il vous délivre, vous revoir quelquefois... il veut pouvoir demeurer dans le voisinage des *Cigognes*.

— Ah ! exclama la jeune fille abasourdie... Il ne demande vraiment rien d'autre ?

— Rien...

— C'est étrange, Marianne... c'est incroyable... Vous ne craignez pas un piège...

— Vraiment, non. *Je le comprends*, Mademoiselle.

— Vous le comprenez !... Mais n'y a-t-il

pour moi aucun autre engagement... sous-entendu...

— Je lui ai bien dit et redit que vous ne lui promettiez pas autre chose!

— Tout de même, gémit Noëlle, s'il nous sauve... j'aurai l'air de l'avoir trompé... car rien au monde ne pourrait faire que...

De nouveau elle avait rougi... Elle se tut, saisie dans un flot de contradictions, de doutes et de scrupules...

Enfin, elle murmura :

— Si cet homme est sincère, Marianne... il me semble que je commettrais une sorte d'abus de confiance envers lui.

— Après ce qu'il a fait? Un geôlier! riposta Marianne avec indignation.

— Même après cela, oui... Il réparerait tout, et bien au delà... je serais éternellement sa débitrice.

— Pourquoi pas? Il ne vous en demande pas autant!... Allez, ma mignonne chérie... il court son risque.. et vous pourrez tou-

jours voir, avec M. le Comte, à faire quelque chose pour lui... Moi, je dis que vous ne devez pas refuser... Ce ne serait pas bien... si c'est pas à cause de vous, que ce soit pour votre père... et même pour moi, qui suis prisonnière aussi. C'est sûrement pas vous qui pensez qu'on ne vit que pour soi.

— Oh! Marianne, fit la jeune fille en enroulant un bras autour des épaules de sa compagne... Vous croyez qu'il faut?...

— Il faut...

Noëlle pencha le front ; un long frémissement lui passa par tout le corps, puis, à voix basse :

— J'accepte!

Marianne la pressa passionnément contre sa poitrine, comme au temps où elle était une petite fille.

— Il faut maintenant lui promettre... Il n'a confiance qu'en vous... et il a rudement raison, allez, car moi, je ne me gênerais pas... Je vas le chercher?

— Va! fit plaintivement Noëlle.

Quelques minutes plus tard, François Gavarre, très pâle et très grave, se tenait devant la jeune fille.

— Marianne m'a tout dit, fit-elle, avec une immense mélancolie. Ai-je bien compris? Tout ce que vous me demandez, c'est de pouvoir vivre dans le voisinage de ma demeure... et de nous faire quelquefois visite...

— C'est tout ce que je demande!

— Réfléchissez encore... car moi... je ne puis vous faire aucune autre promesse... sinon une récompense que mon père serait heureux de vous accorder...

— Une récompense! se récria-t-il avec indignation. Je ne veux que ce que je demande.

— Rien de plus?

— Rien de plus!

Elle lui jeta un regard si doux qu'il en

fut bouleversé, et ses chimères prirent une force nouvelle :

— Merci! dit-elle tout bas... Si vous faites cela, ma reconnaissance n'aura pas de fin!

Il ne put répondre, rendu muet par la virulence de ses impressions. Enfin, à mi-voix :

— Il est trop tard pour partir ce matin... Vous vous dirigerez après le dîner vers le marais des Sorcières, que vous avez traversé en canot. Vous ne vous tromperez pas de chemin?

— Je crois que je m'y reconnaîtrai et j'en suis sûre pour Marianne...

— Alors, à tantôt... il y a déjà trop longtemps que je suis ici... Je serai avant vous au marais...

Il partit, à la fois sombre et ravi, se répétant les paroles de la jeune fille et évoquant son regard.

Dans son âme aux contrastes violents,

pauvre en nuances, les projets les plus invraisemblables se confondaient avec la réalité.

Personne ne pouvait s'étonner de voir Noëlle et Marianne sortir peu après le déjeuner-dîner, ni de les voir s'enfoncer dans la lande.

Le trouble de la jeune fille était excessif et aurait pu la trahir pendant le repas, mais aucun des hôtes de la ferme ne parut s'en apercevoir, pas même l'aïeule :

— Je n'ose encore croire qu'il soit tout à fait sincère? dit Noëlle, lorsqu'elles se trouvèrent en pleine solitude.

— Moi, j'en jurerais, Mademoiselle... C'est du monde sauvage, qui peut devenir très méchant... mais qui tient parole... Il essayera de nous mener hors de la Terre Noire.

— Dieu le veuille! fit Noëlle avec une palpitation.

Elles parcouraient ces mêmes sites rudes où elles avaient cherché naguère la délivrance. De noires escadrilles de corbeaux passaient dans le firmament, de petits lièvres roux filaient dans les herbes sèches et deux bergeronnettes suivaient et précédaient alternativement les voyageuses, parfois arrêtées sur un rameau, curieuses et familières.

Le Marais des Sorcières parut. Une brise s'était levée qui secouait les eaux jaunes et vertes ; elles clapotaient contre la rive et parmi les roseaux.

— Personne! murmura Noëlle, après avoir attentivement regardé la rive.

— Je parierais... commença Marianne.

Une silhouette se détacha d'un saule géant. François Gavarre s'avança à pas lents ; il y avait une harmonie subtile entre son visage, son allure et le vieux marécage.

Une solennité sévère, une mélancolie tragique se dégageaient de tout son être.

Le drame qui était en lui l'arrachait farouchement du passé, et ne lui assurait qu'un avenir précaire, sans doute misérable... Nerveuse et tactile, Noëlle sentit cela, du moins en partie, et fut saisie de compassion pour cet homme qu'elle avait tant redouté.

— Allons! dit-il d'une voix sourde... La barque est là.

Il tira l'épais bachot près du rivage, et invitant les captives à y entrer, il n'osait offrir son appui à Noëlle.

Quand elles furent embarquées, il demeura un moment immobile ; ses traits étaient roides comme des traits de granit ; ses yeux de feu contemplaient alternativement le marécage et les sites qui se séparaient de la maison natale...

Un soupir rauque jaillit de sa gorge ; il

fit un geste pénible, et résolument, entra à son tour dans le canot.

Tous trois gardaient le silence pendant que François dirigeait le canot vers l'autre rive. Il semblait de plus en plus sombre ; une peur sourde pénétrait peu à peu Noëlle et même Marianne.

Quoi qu'il résolût de faire, elles n'avaient pas la force de s'y opposer : il suffisait de regarder ces bras musculeux et cette structure athlétique pour concevoir sa puissance.

Les craintes de la jeune fille étaient confuses ; celles de Marianne beaucoup plus précises ; il pouvait après tout les avoir attirées dans un piège... Alors, Noëlle serait exposée au pire attentat...

Les pensées de François étaient très loin d'une violence sexuelle. Son amour arrivait à ce stade — fréquent chez les êtres simples, comme chez les êtres compliqués,

lorsqu'il s'agit d'un grand amour — où aucune image sensuelle ne se mêle à la passion, où le sentiment vit de sa propre substance, où tout ce qu'on demande à la créature aimée, c'est sa présence et sa prédilection...

Lorsqu'on eût débarqué sur l'autre rive, François dit :

— Il y a une promesse que j'ai oublié de vous faire faire... et que vous ne pouvez pas me refuser.

Elles tournèrent vers lui des faces inquiètes :

— C'est, dit-il avec une sorte de recueillement... que les miens ne seront pas dénoncés... que vous empêcherez toute poursuite contre eux !

— Vous avez raison de croire qu'on ne peut pas refuser cette promesse. Je vous la fais de tout mon cœur, exclama Noëlle...

et je suis sûre que mon père la tiendra.

— C'est bien ! dit-il, touché par la vivacité de cette réponse... Avant d'aller plus loin, il faut encore que je vous dise que nous n'entrerons pas dans les premiers villages... Les uns sont nos alliés... et nous dénonceraient à l'aïeul... les autres seraient des témoins...

Ils prirent une direction différente de celle qu'avaient prise les fugitives le jour de leur exode. C'était une série ininterrompue de mares et de marais ; il fallait suivre des sentes à peine tracées et qui, souvent, formaient des chaussées étroites au sein même des eaux.

L'une d'elles parut particulièrement dangereuse. Elle traversait un marécage lugubre, un marécage croupi, d'où s'échappaient de fiévreux effuves. Des millions de némocères tourbillonnaient sur les eaux torpides ; au long des promontoires se traînaient des reptiles et l'on apercevait,

entre les algues, de lents poissons fantomatiques.

— Le Marais des Fièvres! remarqua François... On n'a jamais pu vivre sur ses rives... C'est le pays de la Mort.

A l'autre bord, ils trouvèrent des saules plus colossaux encore que dans les autres régions de la lande ; puis, ils franchirent un terrain rocailleux, où les gramens ne poussaient que par touffes chétives, où le lichen barbu envahissait la pierre...

A mesure qu'on avançait, François Gavarre devenait plus taciturne. Il s'arrêtait fréquemment, ses yeux de lion scrutaient l'espace, parfois il se couchait sur le sol et y appliquait l'oreille.

A la fin, ils atteignirent les abords d'une forêt de chênes et de hêtres. Avant de s'y aventurer, le jeune homme demeura quelque temps immobile. On eut dit qu'une dernière lutte se livrait dans son âme :

— Allons ! dit-il, d'une voix creuse.

Il expliqua :

— Voici la plus vieille et la plus grande forêt du pays... La moitié seulement appartient encore au Maître... Pendant la Révolution, les Bleus n'ont jamais pu y prendre un seul des nôtres...

Une sorte de plainte jaillit de ses lèvres. De vastes souvenirs le traversaient, qui venaient de son propre passé et du passé de sa race ;

— C'est la forêt des Sept Géants ! ajouta-t-il.

Les chênes séculaires abondaient : un grand nombre devait remonter au Moyen Age, et certains, monstrueux, avaient sans doute plus de mille ans d'existence...

Noëlle contemplait avec étonnement ce pays des arbres. Elle n'était pas insensible à sa beauté sauvage, mais elle la jugeait redoutable — d'autant plus que le soleil rouge apparaissait au fond des futaies, au-dessous des ramures. Le soir approchait,

un soir semblable aux soirs de la forêt vierge et de la savane...

Elle tournait timidement la tête vers l'homme mystérieux qui les conduisait. C'était un fils primitif de cette terre. Les siens avaient, pendant des générations nombreuses, hanté ce lieu farouche... Là-bas, à la ferme, une morale barbare, mais sûre, la protégeait. Ici, elle se trouvait devant les énergies élémentaires, aussi loin de tout secours humain que dans une île déserte...

— Etes-vous fatiguées ? demanda François Gavarre.

Noëlle comprit la pensée de son sauveur. Elle répondit :

— Je peux marcher longtemps encore... et vous, Marianne ?

— Toute la nuit, s'il le faut.

Le crépuscule emplit les feuillages de cuivre, de soufre et d'escarboucle. Puis, le ciel se vidant de lumière, les étoiles pa-

rurent parmi les rameaux. Tant qu'il y eut quelque clarté, les fugitifs continuèrent l'exode. Quand l'ombre fut complètement venue, François se mit à dire :

— Nous sommes dans la partie la plus dure de la forêt... Il faut vous reposer...

— Ne vaut-il pas mieux gagner du terrain! demanda Noëlle.

— Nous ne pouvons plus marcher sur la route... elle conduit à un hameau d'alliés... les sentiers sont presque impossibles à suivre pour qui n'a pas l'habitude... C'est plein de buissons... Il vaut mieux attendre le lever de la lune... vers le matin...

Un frémissement agita les épaules de la jeune fille. Dans l'ombre, la silhouette vague de François paraissait menaçante.

— Il y a un refuge... pas loin d'ici... vous pourrez dormir... car la journée de demain sera rude... il faut que vous soyez fortes. Venez...

Elles le suivirent. Les arbres étaient de

grands fantômes ; parfois, le passage d'un vent léger tirait des végétaux une voix équivoque...

— Voilà ! dit le jeune homme.

Noëlle discerna confusément une sorte de cabane : une claie faisait l'office de porte. Bientôt la lueur d'une chandelle de résine montra l'intérieur du refuge. C'était une misérable construction de bois et d'argile, pleine de fissures. Il y avait des feuilles sèches sur le sol. François fixa la chandelle à un clou recourbé planté dans la cloison, puis, il sortit d'un sac de cuir du pain de méteil, du fromage et une bouteille de cidre.

Il coupa un chateau, une tranche de fromage, qu'il garda, et tendit la majeure partie des provisions à Marianne :

— Je mangerai et je dormirai dehors, dit-il avec une noblesse qui toucha vivement Noëlle.

Il ajouta :

— Il y a une source près d'ici... Quand

vous aurez bu le cidre, j'irai vous remplir la bouteille d'eau fraîche.

Déjà, il se retirait, après avoir rabattu la claie qui fermait le refuge.

Noëlle et Marianne s'entre-regardèrent à la lueur rougeâtre de la chandelle :

— J'ai maintenant confiance en lui, murmura Noëlle.

— Moi aussi, ajouta Marianne... Il nous sauvera.

La foi emplit tout l'être de Noëlle. Le monde se rouvrait, ce monde délicieux où elle avait vécu depuis son enfance.

— Libre ! Etre libre ! chuchota-t-elle avec ravissement... Revoir mon père, revoir les *Cigognes* et *notre* forêt, Marianne!...

— Ah ! ben, répliqua Marianne... j'aurai plaisir à retrouver mes casseroles !

Elles soupèrent hâtivement des frugales provisions de François Gavarre :

— Il faut dormir maintenant ! dit la ser-

vante... Et dormir solidement pour avoir de bonnes jambes au matin.

Elle disposa du mieux qu'elle put les feuilles sèches en deux litières, et quand Noëlle se fut étendue, elle souffla la chandelle. Comme presque tous les êtres d'action, elle s'endormait facilement, même aux jours de souci.

Noëlle demeura quelque temps éveillée, grisée par ses songes, parfois aussi traversée d'une inquiétude...

François non plus ne s'endormit pas tout de suite. On l'entendait remuer dans l'ombre. Une fois, il s'éloigna à quelque distance — peut-être pour boire à la source, peut-être pour mieux s'assurer de la sécurité de l'abri... Enfin, il demeura immobile.

— Dort-il ? se demandait Noëlle avec un mélange d'intérêt et de crainte.

Elle éprouvait pour lui un sentiment

unique, qui aurait pu devenir une amitié durable, mais qui se mélangeait d'appréhension. Cette appréhension ne concernait pas les actes de l'homme : elle croyait qu'il accomplirait loyalement sa tâche. C'était un sentiment indéterminé, qui s'étendait sur l'avenir... Il souffrirait et elle en serait cause ; cette pensée remplissait Noëlle d'une ardente mélancolie.

A la fin, elle sombra dans le sommeil.

Elle dormait depuis plusieurs heures, lorsqu'un coup léger, sur la cloison, la réveilla ainsi que Marianne :

— Qu'y a-t-il ? demanda la servante, certaine que c'était François.

— Levez-vous, répondit une voix basse, nous allons repartir...

Marianne leva la claie, et regarda. La nuit était encore là, opaque, car des nuages commençaient à couvrir les étoiles. Une brise assez forte soufflait, inégale, presque

orageuse. Des rumeurs mystérieuses sortaient de tous les recoins de la sylve :

— Y a-t-il du danger ?

— Je ne sais... je ne crois pas... il faut être prudent... Je voudrais atteindre la rivière avant le lever de la lune...

Evidemment, il était survenu quelque chose, mais il semblait inutile de questionner François. Les fugitives sortirent de la cabane...

— Tâchez de me suivre de très près... à cause des buissons, fit le jeune homme.

Sa silhouette demeurait presque invisible...

— Il faudra vous tenir derrière moi, mignonne ! fit Marianne... Moi, les épines ça me connaît... j'ai un cuir de cheval.

François donna le signal du départ. Il marchait lentement, avec précaution, en écartant toutes les branches et tous les arbustes qui auraient pu blesser les deux femmes.

Au bout de trois quarts d'heure environ, ils parvinrent au bord de la rivière. Dans les ténèbres, elle luisait faiblement ; sa vie se décelait par une rumeur d'ondes, par des clapotis qui ressemblaient à de confuses mélopées.

— Nous attendrons ici le lever de la lune, dit François.

Il se tenait devant Noëlle comme un homme de houille ; à peine si le visage était un peu moins noir que le corps.

— Pourquoi sommes-nous venus ici ? se hasarda à demander Marianne.

— Nous allons descendre le fil de la rivière en canot...

— Mais pourquoi ?

Il ne répondit pas tout de suite ; il écoutait la brise...

— Parce qu'il faut être prudent, dit-il enfin... Je ne crois pas que nous soyons dépistés... mais nous pouvons l'être. Alors,

je prends mes précautions... à cause des chiens...

— Des chiens ? insista Marianne.

— Oui... notre trace s'arrêtera ici... et les poursuivants... s'il y en a... chercheront à la retrouver sur l'autre rive. Ils perdront du temps...

— Quand serons-nous en sûreté ? murmura Noëlle d'une voix tremblante.

— Avant midi, répondit nettement François.

Une lueur grisâtre envahissait doucement l'orient de la sylve. Puis, une demi-lune écarlate monta dans les futaies. Ce fut mystérieux et charmant :

— Embarquons ! dit François.

Quoique la lumière fût vague, on voyait au loin ; la rivière fût l'âme du site ; dans ses eaux finement étamées, les saules doublaient leur silhouette ; des grenouilles coassèrent ; un chat-huant se sauva dans les pénombres...

François avait attiré une barque dissimulée dans un petit hâvre. Il se hâtait. Noëlle et Marianne entrèrent légèrement dans l'embarcation qui était vieille et avait un demi pied d'eau. Le jeune homme la mena au milieu de la rivière et rama solidement. Le courant étant rapide, la barque filait comme un canot de course — et malgré elle, la jeune fille admirait le paysage nocturne, la vie antique des vieux saules et des grands chênes.

Pendant une heure environ, on descendit la rivière. Puis, le courant se ralentit en même temps que s'éloignaient les rives :

— Nous allons débarquer maintenant, dit François... la rivière n'est plus assez profonde.

Il dirigea le canot vers une pointe de granit, le long de laquelle il l'amarra.

— Le jour va venir... le grand matin sera bon pour la marche...

— Est-ce qu'il ne pleuvra pas ? demanda Marianne en montrant les nuages.

— Pas avant des heures.

Il fit un large signe de croix ; une tristesse amère parut sur ses lèvres et il regarda Noëlle.

La vue du visage délicat et de la chevelure claire, parut le rasséréner...

— Courage ! grommela-t-il. Encore quelques étapes...

Déjà les premières luminosités de l'aube se joignaient à la lumière de la lune. Puis, les ailes frémirent avec les feuilles, des myriades de petites poitrines s'enflèrent dans la joie de l'aurore. Un souffle de liberté exaltait Noëlle.

Comme l'avait dit François, il faisait bon marcher. Dans la jeunesse du jour, les muscles et les poumons semblaient rajeunir. Noëlle ne sentait aucune fatigue, elle

était soulevée par une espèce d'enthousiasme...

La forêt antique et profonde continuait à les envelopper de ses tribus d'arbres.

Une seule chose inquiétait Noëlle : les arrêts de leur guide. Ces arrêts devenaient de plus en plus fréquents et, malgré tout, le visage et les yeux de François trahissaient le trouble :

— Entendez-vous quelque chose ? demanda enfin Marianne.

Il ne répondit pas. Il eut un sourire étrange...

Subitement, il changea de direction ; il s'enfonça dans un sentier plus sauvage encore que celui qu'ils avaient parcouru jusqu'alors... On entendit au loin le hurlement d'un chien :

— Nous sommes poursuivis, n'est-ce pas ? fit délibérément Noëlle.

— Il vaut mieux que vous le sachiez,

maintenant... Nous étions poursuivis déjà lorsque je vous ai éveillée.

Il fit un geste farouche :

— Je croyais les dépasser... Tant pis! Nous sommes à une lieue de Marnoye... C'est là que je vous conduis... Vous n'oubliez pas votre promesse ?

— Ce serait abominable! dit Noëlle.

— Vite... nous n'avons aucun moyen de les dépister... il faut les gagner de vitesse.

Les fugitives accélérèrent leur marche. Lestes et souples, elles pouvaient tenir tête à de bons marcheurs, et l'instinct du sauvetage accroissait leurs forces.

On parvint à une clairière, au centre de laquelle on voyait un tertre...

Une voix triste et grave retentit dans les étendues entrecoupées de la forêt : la voix d'une trompe de chasse, à laquelle de trois côtés répondirent des voix semblables.

François s'arrêta, une pâleur argileuse cernait sa face :

— Nous sommes cernés! fit-il avec désespoir... Si j'étais seul...

Noëlle et Marianne étaient aussi pâles que lui... L'univers se refermait. Elles retombaient dans l'aventure noire.

— Si vous étiez seul? demanda avidement Marianne.

— Je pourrais peut-être me sauver... mais à trois, c'est impossible...

— Ah ! si vous courez quelque danger, sauvez-vous! implora Noëlle.

Il la regardait avidement. Tout son être exhala une passion terrible... Puis, un soupir rauque, presque un sanglot, déchira sa gorge.

— Je me sauverais si je pouvais vous sauver ensuite! fit-il avec passion.

Un moment encore, il hésita, puis, croisant ses bras sur sa poitrine :

— Pardonnez-moi, murmura-t-il... j'aurais *dû* réussir!...

Là-bas, une forme gigantesque venait

de paraître, et tout de suite d'autres formes se montrèrent entre les fûts. De grands chiens rouges se glissaient parmi les fougères.

— Tout est fini! soupira François Gavarre.

En un moment, François, Noëlle et Marianne se virent enveloppés. On pouvait compter sept hommes et quatre chiens... Ils étaient encore éparpillés, mais leur ligne se resserrait rapidement...

Sombre, François crispait sa main sur le fusil qu'il portait en bandoulière. Après un moment d'ardente lutte intérieure, il détacha l'arme et cria :

— Place!... ou je ne réponds plus de moi.

Le géant des Gavarre s'avança à pas lents et répondit :

— Tu ne tueras pas tes frères!

Les deux hommes se regardaient fixement. Un souffle tragique passa :

— Je ne veux plus être votre complice !
cria François avec véhémence. C'est une lâcheté d'enlever des femmes... une lâcheté plus grande de les garder prisonnières. Elles seront libres.

Le géant répondit avec emphase :

— On ne discute pas les commandements du Maître !

— Vous êtes des esclaves !

— De notre devoir !....

— Il n'y a aucun devoir contre des femmes innocentes...

Il brandissait son arme. Une résolution funeste luisait dans ses yeux de lion.

Noëlle écoutait, terrifiée, tandis qu'une haine sauvage attisait les prunelles sombres de Marianne.

Le géant fit deux pas encore... François cria d'une voix étouffée :

— N'avance plus... ou...

Une petite main convulsive se posa sur son bras :

— Ne tirez pas! supplia Noëlle. Ce serait inexpiable...

Marianne, faisait entendre un rire sourd :

— Et inutile! ajouta-t-elle, en regardant le cercle d'hommes et de bêtes qui les enveloppait... Laissez faire ces lâches...

Il y eut un grand silence. François avait abaissé sa carabine. Deux grosses larmes, de rage et de honte, coulaient sur ses cils. Tous les Gavarre baissaient la tête, humiliés : pour la première fois, ils détestaient leur acte, ils sentaient peser trop lourde cette servitude que leur race, à travers les siècles, avait orgueilleusement acceptée.

Cette sensation s'accrut, lorsque François, levant les deux bras, clama d'une voix éclatante :

— Je ne suis plus un Gavarre... je ne vivrai plus parmi des hommes capables de

s'attaquer à des femmes... et je vous le déclare, je rentrerai dans la Terre Noire pour délivrer vos captives!

— Tu livreras les tiens à l'étranger? dit le colosse.

François haussa dédaigneusement les épaules :

— Vous le mériteriez... mais je ne suis pas un traître...

Un sanglot sec lui déchira la gorge ; il se tourna vers Noëlle et la contempla longuement.

Puis, à voix basse :

— Je mourrai ou vous serez libre!

Elle lui tendit la main ; il y posa un baiser humble et fervent :

— Je ne veux pas que vous exposiez votre vie pour nous! dit-elle... Vous avez assez fait... Ma reconnaissance durera jusqu'à ma dernière heure.

Il détourna ses yeux pleins de larmes...

puis, balbutiant des paroles indistinctes, il s'éloigna.

Aucun de ses frères ne fit un geste pour le retenir.

Il marcha longtemps, plein de pensées ardentes et de l'amer regret de n'avoir pas suivi Noëlle dans la Terre Noire. Ce regret fut bref : il savait que, désormais, parmi les siens, chacune de ses démarches serait implacablement épiée. Si habile fût-il, tant de gardiens le réduiraient à l'impuissance. Tandis qu'il avait maintenant avec lui le vaste monde et tous ses hasards...

CHAPITRE V

Le retour des Gavarre dans la Terre Noire eut un caractère de grande tristesse et presque de deuil. L'aïeul accueillit Noëlle et Marianne avec une gravité où se mêlait on ne sait quelle humilité.

Quant à l'aïeule, elle les reçut avec une sympathie plus vive encore qu'avant leur exode.

L'aïeul dit :

— Vous avez voulu fuir... C'était votre droit... Je dois vous avertir que vous serez plus étroitement surveillées...

— Nous n'étions pas assez esclaves ! répliqua âprement Marianne. Va-t-on nous enfermer ?

— Non! Vous pourrez sortir comme auparavant...

— Mais nous serons mieux espionnées!

— Je le regrette!...

L'aïeule les reconduisit à leur chambre. Elle était pâle, le chagrin bleuissait ses paupières.

— Hélas! soupira-t-elle, comment tout cela va-t-il finir! François est perdu... je ne le reverrai plus... et sa vue m'était la plus douce!...

Noëlle eut pitié de cette vieille femme dont elle connaissait la sauvage candeur.

— Vous le reverrez! affirma-t-elle.

Marianne eut un sourire amer. L'aïeule contemplait tendrement Noëlle.

— Et vous aussi, je vous aime, chuchota-t-elle... je vous ai aimée dès le premier jour... Hélas! le devoir est dur!...

— Le devoir! ricana la servante.

— Le devoir, oui, dit presque solennellement l'aïeule. Le lien qui unit les Gavarre

aux Maîtres, n'est pas un lien ordinaire... Sans eux, notre race aurait été exterminée, pas un seul Gavarre ne subsisterait dans la Terre Noire... Vingt fois des ennemis féroces sont venus... qui détruisaient tout sur leur passage... vingt fois les Maîtres et leurs hommes d'armes nous ont délivrés... Ma fille, continua-t-elle, en se tournant vers Noëlle, ce sont des souvenirs sacrés... que rien ne pourra faire disparaître. Tous les Gavarre mourraient plutôt que de désobéir à Celui qui a droit... parce que le sang des libérateurs coule dans ses veines... Hélas! François seul... mais aussi... lui...

Elle s'interrompit avec un frisson et fit le signe de la croix en chuchotant :

— Seigneur qui avez souffert pour nous... ayez pitié de nous!

Puis, d'une voix douce :

— Dieu ne nous abandonnera point...

Elle se retira. Les captives demeurèrent un moment silencieuses. De se retrouver

dans cette chambre qu'elles avaient cru quitter à jamais, de voir par la fenêtre les sites de la Terre Noire, elles étaient saisies par un sens aigu et accablant de la fatalité. Il semblait que le destin se fût complu à confirmer leur infortune ; toute l'ambiance semblait liguée contre elles.

Les jours passèrent, et chaque matin, la vie devenait plus sombre. Les sites, autour des deux femmes, ne semblaient peuplés que par les bêtes sauvages, mais elles savaient bien qu'elles ne faisaient pas un pas sans que des yeux humains ne les suivissent. Marianne scrutait les herbes, les ramilles, les roseaux, pleine de l'invincible espoir des âmes simples...

— A quoi bon ! dit un matin Noëlle...
Personne ne peut arriver jusqu'à nous...
Je ne reverrai pas mon père !

— Moi, je dis que vous le reverrez ! répliqua Marianne avec fougue... François

Gavarre ne nous a pas abandonnées...
M. de Morneuse nous cherche... Tout cela
aura sa fin!

Noëlle leva brusquement la tête :

— Ecoutez, Marianne...

Là-bas, au fond de la lande, une étrange
sonnerie s'élevait, une sonnerie de chasse,
lente, plaintive et sans aucun doute très
ancienne, bientôt suivie du martèlement
d'une chevauchée et, sous les chênes, sur-
girent des silhouettes équestres...

Alors, à tous les détours des halliers, des
buissons et des mares, apparurent les vi-
sages basanés du clan Gavarre.

Une voix parla près de Noëlle :

— C'est le Maître... le roi de la Race !

L'aïeul était venu, qui se tenait incliné,
la tête découverte.

Un cavalier de haute stature, étrange-
ment pâle, aux yeux de flamme verte, pré-
cédait la chevauchée...

Arrivé près de Noëlle, il descendit de

cheval et s'avança, tenant à la main un chapeau des siècles révolus ; lui-même semblait venir du fond des âges.

Et comme elle le regardait, stupéfaite :

— Je viens demander mon pardon, dit le cavalier, d'une voix de cloche... Ma pauvre enfant, vos épreuves sont finies, vous êtes libre !

— Libre ! Je suis libre ! exclama-t-elle.

Une telle joie la saisit qu'elle chancela et que le Maître dut la soutenir...

— Vous n'avez jamais couru aucun danger, dit-il... Et j'avais droit sur vous...

Il se dressa, un orgueil tranquille éclaira sa face pâle :

— J'avais droit ! répéta-t-il... De tous les êtres vivants, je suis le plus proche de vous par la race... Ce que j'ai fait je devais le faire... mais j'ai eu grand'pitié de vous... Pourtant, vous me pardonnerez !

Elle lui pardonnait déjà.

— Venez! dit-il... Il faut que vous sachiez...

Quand ils se trouvèrent seuls dans la grande salle des Gavarre, les yeux de feu vert se fixèrent quelque temps sur le visage de Noëlle :

— Ah ! murmura l'homme... la race est pure sur ce beau visage... aussi pure qu'aux temps révolus... Voyez!... reconnaissez-vous, au xv^e siècle...

Une miniature était devant les yeux de la jeune fille. Sous un haut hennin, elle reconnaissait si exactement son propre visage qu'elle poussa un cri.

— Il y a 5 siècles que Celle-ci fut peinte... Elle est votre ancêtre et la mienne... Une marquise de Guèvres reine des clans primitifs... Et je suis le dernier chef de la race, marquis de Guèvres Monteragues, duc de Haute Chavres, prince de Sambres. Vous le savez que vous n'êtes pas issue

de celui que vous aimez comme un père et que vous avez raison d'aimer. Il fut le second mari de votre mère. Auparavant, elle avait été unie à un Guèvres de la lignée tierce, pure toutefois autant que la lignée première, dont je suis. Son époux appartenait à la lignée seconde. Quoique détachée de la race par son deuxième mariage, elle a gardé nos secrets. Ils sont sacrés ! Je crois que Morneuse, galant homme, n'a point cherché de confiance...

Mon enfant, les hommes de la Terre Noire descendent de la seule race pure d'avant l'invasion celtique... Elle occupait encore le centre des Gaules trois siècles avant Jules César. Le sang des chefs s'est transmis jusqu'à moi, à travers plus de cent générations!...

Il parlait comme dans un rêve ; ses yeux de lion se couvraient d'une buée, une poésie millénaire émanait de sa personne et c'est

vrai qu'il semblait d'une race très antique, une race mal faite pour s'adapter à la vie restreinte des modernes...

— Comme pour les Celtes, nos origines sont à l'Orient... mais eux venaient de l'Asie... tandis que nous arrivâmes des montagnes et des plaines qui sont entre la Mer Noire et la Mer Caspienne... Quand nous dûmes refluer devant des hordes trop nombreuses — malgré nos victoires — nous avions au moins quatre-vingt mille guerriers... ce qui suppose une population de six cent mille âmes... Les hordes des envahisseurs étaient comparables aux hordes des Huns... Cent fois nous les vainquîmes. Enfin, sentant que nous y péri-rions, les chefs résolurent l'exode. Il dura plusieurs siècles... Après chaque période de repos, les hordes reparaissaient, trop nombreuses, et il fallait repartir. C'est ainsi que les Nyamaraw parvinrent dans l'Occident... Ils y occupèrent des forêts et

des landes pendant mille ans... ils semblaient invincibles... lorsque l'invasion des Celtes, alliés à des races ignobles, entama notre domaine... Pourtant, nous en gardâmes plus de la moitié, par des victoires continuelles... nous vécûmes d'énergie et de constance. Mais notre race décroissait... peut-être parce que nous voulûmes implacablement qu'elle demeurât pure... Aucun métis ne persistait parmi nous. Toute créature de race mêlée était vendue avant la puberté...

Mais passons. Sachez seulement que nous avons réussi à maintenir la race à travers les pires cataclysmes : la Guerre de Cent Ans, les guerres de religion, la saignée de Louis XIV, la Révolution française... Hélas! elle continuait à décroître. Aujourd'hui, elle n'existe plus à l'état pur que dans la Terre Noire et dans quelques districts de la sylve. Sous Louis XIV, elle

s'étendait encore dans toute la forêt de Montaragues...

Il s'arrêta, plus farouche, et une douleur violente contracta son rude et magnifique visage. Puis, avec un grand effort :

— Il faut que jje parle aussi des chefs. Leur descendance s'est transmise sans arrêt depuis Awbal l'Urus jusqu'à moi-même et jusqu'à mon neveu Philippe... qui vient de mourir.

Les mâles n'épousaient que des Gavarre, non point du rang de ceux qui vous ont enlevée, mais du clan rouge. Ce clan est éteint depuis vingt ans... Pour refaire la race des chefs, telle qu'elle s'était toujours refaite, il ne restait donc que vous et mon neveu. Or, le rêve de ma vie entière... le rêve auquel j'ai consacré toutes mes forces et toute ma passion, a été de conserver et d'accroître la descendance des Nyamaraw et la lignée inaltérée de leurs chefs. Je sais que vous ne pouvez me comprendre. Il

faut être comme moi l'aboutissement de cent générations d'hommes pour qui la religion de la race fut la première religion, qui se transmirent intégralement leur culte, leurs ferveurs, leurs traditions et leurs légendes, pour concevoir l'enthousiasme concentré qui guidait mes actes!

— Mais si, je vous comprends, exclama Noëlle qui écoutait avec passion. Pourquoi ne m'avoir pas appelée auprès de vous?

Le chef secoua la tête :

— Un homme était venu chez vous... jeune, très beau... J'ai eu peur, ma fille, j'ai paré brutalement, trop brutalement, peut-être, au danger... Je comptais, pour tout remettre en ordre, sur le temps et les circonstances... Je conçois maintenant que j'eusse réussi... par la manière douce comme par la manière forte...

— Pour quelles raisons avez-vous tardé?

— C'est que les forces fatales... les forces terribles qui nous déciment depuis deux

mille ans, sont une fois encore intervenues. Celui qui devait, avec vous, transmettre le sang pur des Guèvres-Montaragues, a été saisi par le mal. Pour que j'agisse auprès de vous, il me le fallait dans sa force et sa beauté. Le destin n'a pas voulu. Le dernier mâle de la descendance d'Awbal l'Urus est mort, il y a trois jours... Toute espérance est perdue de garder complètement pure la race des chefs!...

Un silence. Des instincts tumultueux s'agitaient en Noëlle. A mesure que parlait le Grand Marquis, elle avait peu à peu subi on ne sait quelle pression mystérieuse. Sa race la hantait ; du fond des siècles s'élevaient les traditions invincibles, les rites impérieux, et son âme douce se liait, avec une énergie croissante, à l'âme préhistorique de l'homme qui lui révélait ses origines...

— Alors, demanda-t-elle, et sa voix

tremblait... la race des chefs ne renaîtra plus?...

— J'ai renoncé! dit-il, avec une mélancolie amère... Pourtant, elle pourrait renaître encore — moins pure sans doute, et toutefois sans trahir les Grandes Origines... Celui qui a transgressé, qui, en tout autre temps, eût été durement châtié, François Gavarre, appartient à la fois au Clan noir et au Clan rouge... Tous les Gavarre sont nobles : celui-ci l'est doublement... Avec lui... mais ce n'est qu'un rêve.

Il passa la main sur ses yeux et reprit :

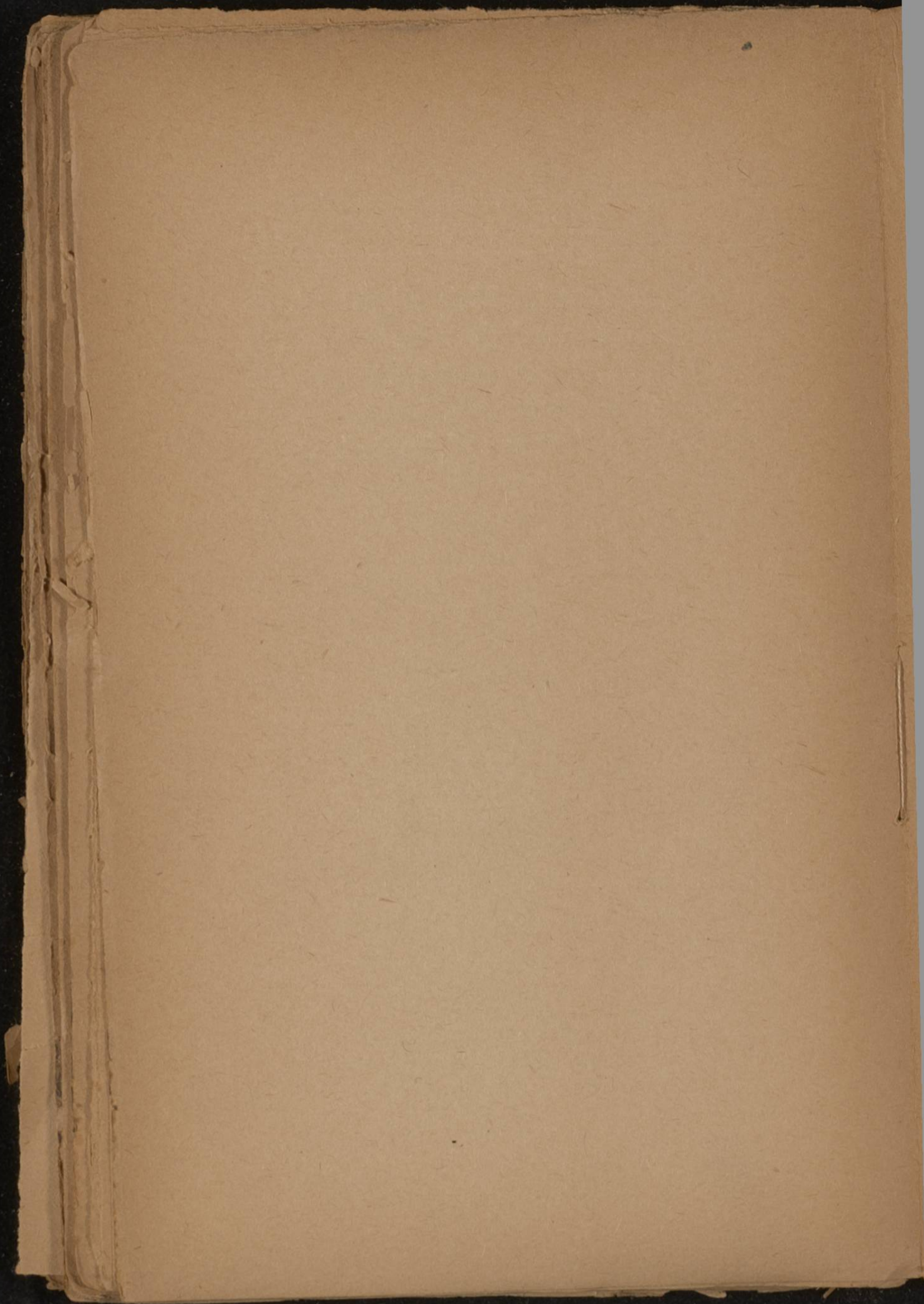
— Ma fille, et je peux maintenant dire ma fille chérie, car tout mon cœur va vers vous, il vous reste à me pardonner...

— Vous pardonner ! se récria-t-elle. Je ne vous reproche aucune offense. Ce que vous avez fait est bien fait... Tout mon être est avec vous et ma race !

— Ah! que vous me plaisez! s'écria-t-il. Quelle douceur c'eût été de voir la race

sauvée par vous !... Mais allons ! M. de Morneuse est averti de votre retour... Il vous attend... Nous nous reverrons, ma fille, ma chère fille !

Noëlle avait les yeux pleins de larmes.



ÉPILOGUE

Deux saisons passèrent. Noëlle n'avait pas oublié son étrange aventure, mais elle n'en retenait qu'un souvenir exalté.

Un matin de mars, devant la fine neige verte et blanche des premières feuilles et des premières fleurs, soudain lui apparut la Terre Noire, les Marécages, le lac souterrain, l'aïeule et François Gavarre.

Elle revécut l'attente, la fuite, le sauvetage ; une gratitude infinie lui emplit le cœur, pour la force qui mène le monde et pour celui qui s'était dévoué à sa délivrance. C'est par lui qu'elle avait connu les émotions les plus contradictoires et les plus profondes ; c'est lui aussi qui lui avait révélé la puissance *réelle* de sa beauté, la féerie qui était en elle...

Il venait souvent aux *Cigognes*, et sa transformation était surprenante. Cette même passion qui l'avait séparé de sa race, lui enseignait à réformer dans sa personne ce qui pouvait déplaire à Noëlle, mais l'induisait à garder ce qui se rattachait à la noblesse de la tradition. Ainsi s'opérait en lui une métamorphose qui le rapprochait de Noëlle et l'adaptait au rang nouveau qu'il tenait du Grand Marquis... Son amour se manifestait avec tant de force et toutefois si humblement que même Morneuse en était touché... Noëlle sentait bien qu'aucun être ne l'aimerait ainsi...

Elle descendit dans le parc. L'âme des printemps vivait en elle, qui assemble nos propres souvenirs et les souvenirs des temps abolis... Une odeur de lilas et de violettes dominait l'odeur des feuilles vertes...

Elle se sentit heureuse, mais sans cette

plénitude qu'elle avait au printemps de l'année précédente. Une force neuve était venue, une force de souhait, qui la faisait soupirer devant la beauté des choses...

Comme elle rêvait, arrêtée sous les rouvres, elle entendit un pas furtif et elle vit François Gavarre.

Alors, elle revécut plus fort son séjour dans la Terre Noire, elle se souvint de toutes les phases du dévouement de François, et de cette nuit où une barque les emportait dans l'enchantement du clair de lune...

Lui s'était avancé, tenant à la main des violettes cueillies dans le bois et qu'il tendit avec un frémissement... Elle les prit sans hésitation, elle murmura :

— Est-ce donc pour moi que vous les avez cueillies ?

— Pour qui aurais-je pu les cueillir ? dit-il avec une ardeur timide. Toute fleur me fait songer à la fée des fleurs !

Elle tressaillit. Mieux encore que naguère, elle savait ce qu'elle était pour lui, parce que ce printemps révélait à elle-même, le secret qui croît au cœur des créatures. Ses tempes rougirent comme des lys au crépuscule :

— La fée des fleurs ? dit-elle, pensive... Je voudrais être du moins une fée capable d'abolir votre tristesse.

— Ah ! soupira-t-il... Il suffirait d'une parole... Il est vrai, la plus forte des paroles... plus forte que tous les actes... et que ma pauvre existence ne mérite point.

— Vous méritez tout !

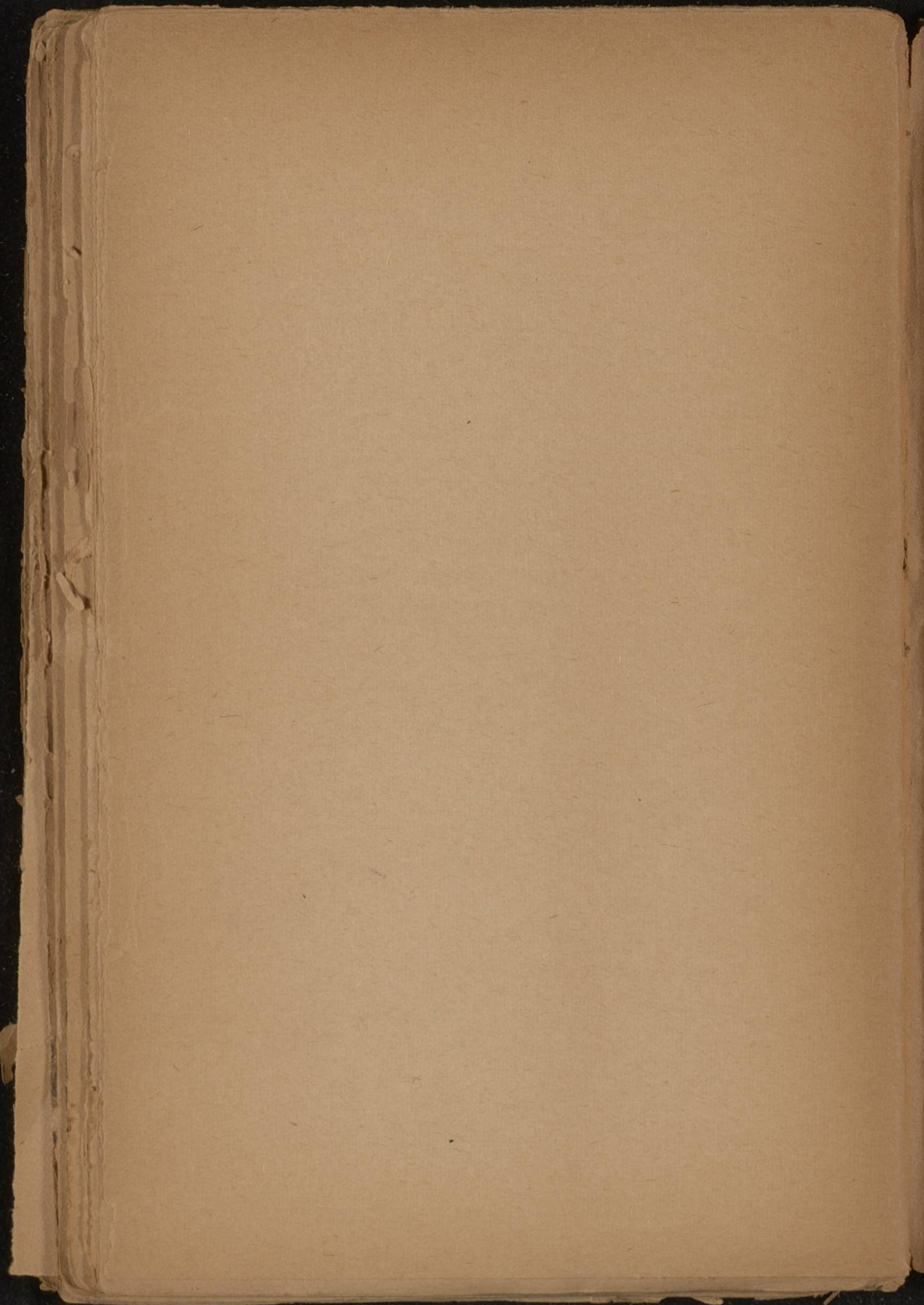
— Ne dites plus rien ! fit-il hâtivement.. je ne dois pas espérer l'impossible...

— L'impossible ? Pourquoi serait-ce l'impossible ? murmura-t-elle en baissant la tête.

Il se mit à trembler de tous ses membres, et aussi pâle que les nuages :

— Vous avez donc pitié de moi ?

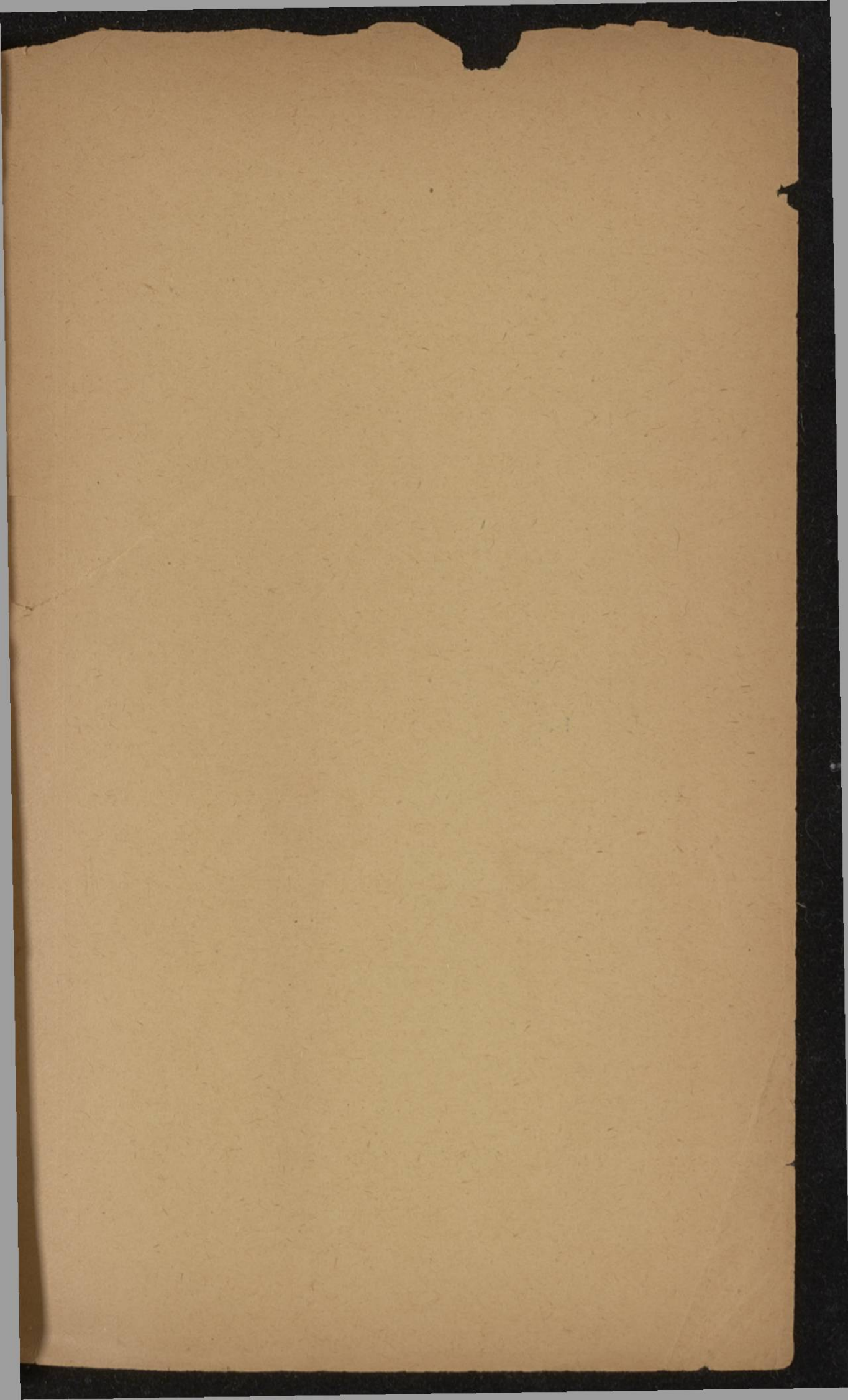
Elle sourit, malicieuse, elle lui tendit la main... Tandis qu'il s'inclinait, avec un sanglot de bonheur, elle remontait à l'amont des âges, vers les temps primitifs où sa race étendait sa jeunesse sur la terre immense et sauvage.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX OCTOBRE
MIL NEUF CENT VINGT-QUATRE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE A SAINT-AMAND (CHER)
POUR LE COMPTE DE LA NOUVELLE
REVUE CRITIQUE

Mus 28082





LES MAITRES DU ROMAN

D'OCTOBRE 1924 A MAI 1925

1^{re} Série : 12 ouvrages (in-8 couronne)

J.-H. ROSNY Aîné, de l'Académie Goncourt	La Terre noire. (paru.)
André LICHTENBERGER	Toune et la Vie. (Déc.)
Pierre VILLETARD	Un Ménage d'autrefois. (Nov.)
Ernest TISSERAND	Pan ! dans le mille... (Nov.)
Marcel BERGER	Le baron Maelstrom.
Lucie PAUL - MARGUERITE	L'Amant démasqué. (Déc.)
J.-H. ROSNY Jeune, de l'Académie Goncourt	La Pigeonne.
Edmond JALOUX	L'Age d'Or
Edouard de KEYSER	Avec toi sur le lac.
Charles DERENNES	Le Mirage sentimental.
André BILLY	L'Ange qui pleure.
Maurice MAGRE	Le Vaisseau maudit.

L'exemplaire ordinaire suivant le cas : 6^{re} à 6 fr. 75

Hollande v. g. (tirage limité)	30 fr.
Velin d'Arches (tirage limité)	25 fr.
Velin Lafuma (tirage limité)	20 fr.

Abonnement à la série complète :

La série complète sur papier ordinaire	60 fr.
La série complète, sur papier hollandais Van Gelder (tirage limité)	320 fr.
La série complète, sur velin d'Arches (tirage limité)	270 fr.
La série complète, sur papier Lafuma (tirage limité)	215 fr.

Toute latitude sera laissée aux personnes qui désireront souscrire même en cours de publication, déduction leur étant faite du ou des volumes qu'elles auraient déjà acquis au détail à ce moment là.

IMPORTANT. — Les prix d'abonnement ci dessus s'entendent frais d'envoi (non recommandé) compris, pour la France et les Colonies. Pour l'étranger, 10 % d'augmentation.

L'édition originale, numérotée, sous couverture spéciale, est réservée aux mille premiers souscripteurs de la série complète.

LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

16, Rue José Maria de Hérédia, Paris VII^e